



auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

ÉDITION SPÉCIALE

**PRIX DE LA
SORGE**

SOCIÉTÉ

**DÉPRÉDATION
D’AFFICHES**

CULTURE

**PHILOSOPHIE
ET ÉCOLOGIE**

DOSSIER

Quand la musique est bonne

L’auditoire en backstage



Camille Anker

L’auditoire N° 254 // Décembre 2019
Retours L’auditoire – FAE
L’Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne



édité
par la



FAE

16

Logements abordables

DOSSIER

Dans son dernier numéro de l'année, *L'auditoire* s'est penché sur les transformations de la musique à l'ère actuelle. Qu'elles soient d'ordre technologique, comme l'arrivée du *streaming* musical, ou sociétal, comme la

représentation de la vie des musiciens au cinéma, la sécularisation des musiques de Noël ou l'influence du punk, le monde actuel transforme la musique. Les notes continuent de résonner dans nos oreilles, et la chanson promet d'être encore longue.



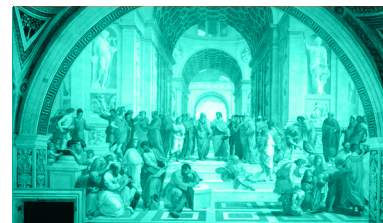
SPORT

24

Tatouages et sportifs

25

Différences genrées



CULTURE

27

Philosophie et écologie

28

Ecrivains précepteurs
Plateforme 10

29

Différencier artistes et œuvres?

30

Nos chroniques

17

PRIX DE LA SORGE

26

AGENDA

32

CHIEN MÉCHANT

04

Interview de Jonathan Morard

06

Plateformes de *streaming* musical

07

Folk rock
Ecouteurs sans fil

08

Musiques de Noël
Biopics musicaux

09

Mode de vie punk

10

Renouveau du vinyle
Apprentissage musical

11

Instruments loufoques



SOCIÉTÉ

12

Affiches et propagande

13

Tourisme de croisière
Crise des opioïdes

14

Liberté de la presse
Chronique polémique

15

Sucre addictif
Economie de la connaissance

CAMPUS

21

Ecole en montagne

Securitas en médecine

22

Alcool et études
Emballages écolos

23

Tandem

REMERCIEMENTS
LES INTERVIEWÉS: S. POUR LEUR BIEN-VEILLANCE, LE SUPER SECRET SANTA, MAXIME POUR SON ABSENCE, L'ARMÉE POUR AVOIR BRISÉ LA CADENCE, LE MOIS DE NOVEMBRE POUR SA DÉCANCE, LES CHEF-FES DE RUBRIQUE POUR LEUR AVANCE, LE JURY POUR SA BRILLANCE, LE CHAMPAGNE POUR SA

L'AUDITOIRE

N° 254
BUREAU 1180, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
E FAE@AUDITOIRE.COM
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
JUDITH MARCHAL, MATHILDE DE ARAGAO, FANNY CHESEAU, CARMEN LONFAT, YVELLE RACCAUD, MAXIME HOFFMAN, LUCIE DORDET, OSCAR JORDAN, FURAHIA MUJNYA, CAROLINE LOT, MÉLINE LURATI, THIBAUT NIEUWE WEME, LANCELOT BÉDAT, REBECCA SIGNER, MALLORY FAGONE, PAULINE PICHARD, KILLIAN RIGAUD, MEGANE SPICHER, VALENTINE GIRARDIER, MELISSA BRODARD, ALEXIA VALZINO.

CORRECTIONS
VALENTINE MICHEL

SECRÉTAIRE COMPTABLE
BENJAMIN SOUANE

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE RÉDACTION

RÉDACTION EN CHEF
JUDITH MARCHAL, MATHILDE DE ARAGAO

DOSSIER

FANNY CHESEAU

CAMPUS ET SPORT

CARMEN LONFAT

SOCIÉTÉ

YVELLE RACCAUD

FAE

PAULINE MOTTET

CULTURE

MAXIME HOFFMANN

Un jour mon prince viendra

«C'est quand que tu nous cramènes quelqu'un?», «Il serait peut-être temps que tu te cases...», «Oh non, t'es célibataire? Mais comment c'est possible? Tu es pourtant jolie!» Que de douces paroles qu'une femme célibataire autour de la trentaine a forcément entendues lors d'un repas entre ami-e-s. Parce que oui, les ovaires possèdent une date de péremption. Et une femme désire forcément des enfants, non? Que ce soit un choix ou une conséquence de la vie, le célibat féminin dérange et bouscule les normes sociales. Encore bien ancrés dans une perception patriarcale et hétéronormée de nos sociétés, les clichés autour de la vieille fille seule et entourée de chats ont la vie dure.

Une attente passive

Bien que les films d'animation tentent d'inverser un peu la tendance ces dernières années, l'enfance des vingtennaires actuel-le-s a été bercée à coup de princesses en quête d'un prince charmant qui viendra les sauver de leur triste sort. Et, même si ça fait mal de l'admettre, les dessins animés de Walt Disney présentent une image peu flatteuse de la femme indépendante aux yeux innocents qui forgent leur vision du monde. Les premières princesses du réalisateur, comme Blanche-Neige ou Cendrillon, sont des femmes au foyer dont les seules occupations sont le ménage, la cuisine et s'occuper d'autrui. Si les héroïnes post années 1980 ne se retrouvent plus uniquement réduites à leur apparence physique ou à leur caractère passif, leur désir profond reste le même: un mariage heureux avec un bel homme, considéré comme l'étape indispensable de la réussite sociale et affective. A ces jeunes femmes, symboles de féminité stéréotypée, s'opposent bien souvent les méchantes: indépendantes et dominantes. Ces anti-héroïnes sont généralement laides, âgées, et habitées par une profonde aigreur. La belle-mère de Cendrillon, la reine dans *Blanche-Neige*, Maléfique de *La belle au bois dormant* ou encore Ursula dans *La petite sirène* ne sont



Le journal de Bridget Jones (2016)

que d'exemples de femmes seules et autonomes, deux adjectifs visiblement synonymes de cruauté dans l'imaginaire commun.

Double discours

Les mouvements féministes de ces dernières années essayent de changer peu à peu cette vision peu glorieuse de la femme célibataire. Comme le souligne Salomé Kiner De Dominicis dans un article pour *Le Temps*: «Maintenant qu'il est relayé par des personnalités glamour et des actions spectaculaires, des FEMEN à Beyoncé, le féminisme devient un argument de vente.» Que ce soit dans les films ou dans la publicité, la mode penche désormais plutôt en faveur d'une femme forte et indépendante qui se détache du système patriarcal. Si Nike ou L'Oréal cherchent à vendre leurs produits à travers des images de femmes fortes, la réalité est tout autre: «Nos sociétés ne sont pas prêtes à accueillir le genre de femmes qu'elles encensent sur écran et papier glacé, explique la journaliste. Celles qui s'affranchissent de leur rôle de mère et d'épouse sont régulièrement rappelées à l'ordre ou stigmatisées.» L'imagerie populaire continue de présenter le célibat des femmes comme un échec à surmonter. La pression sociale sur cette question est bien plus forte sur les femmes que sur leurs homologues masculins, comme le démontre encore trop souvent la couverture des magazines féminins: «Célib: je me détends et tout ira bien»

ou «J'attends le grand amour» sont quelques uns des nombreux exemples découverts en feuilletant les pages de *Cosmopolitan*. Un imaginaire accentué par l'industrie cinématographique, qui, même lorsqu'elle prend pour héroïnes des filles célibataires, leur attribue des personnalités bourrées de clichés, à l'instar de *Célibataires, mode d'emploi* (2016), ou finit par les jeter dans les bras d'un beau brun ténébreux. Ainsi fut le destin – spoiler alert – de la journaliste indépendante de *Sex and the City*, des deux protagonistes de *The Holiday* pourtant parties pour vivre une expérience en solo. Face à ce discours ambivalent, difficile, donc, d'envoyer balader l'angoisse de la solitude amoureuse.

She lived happily ever after

Et si les longues relations de couple n'étaient pas le but ultime d'une vie? En mai dernier, un article du journal britannique *The Guardian* relate des recherches de Paul Dolan, professeur en sciences comportementales à la London School of Economics, qui affirment que «les femmes célibataires et sans enfants constituent le sous-groupe le plus heureux de la population». Une information qui donne envie de coiffer Sainte-Catherine avec le sourire! Finalement, peut-être n'est-ce pas pour rien que les grandes romances du cinéma ou de la littérature s'achèvent bien souvent au début de la relation des deux protagonistes. •

Judith Marchal

«Il existe plusieurs moyens de développer sa carrière»

Interview avec Jonathan Morard

INTERVIEW • La musique rassemble, la musique guérit. Les consommateurs n'ont accès qu'aux morceaux finalisés. Mais que se passe-t-il en *backstage*? L'auditoire a interrogé Jonathan Morard, co-fondateur du label Big Fam Record, une maison de disque à Aigle, sur l'industrie de la musique en Suisse. Exploration du rôle d'une maison de disque et du paysage musical actuel.

Quel est le rôle d'une maison de disque actuellement?

Concrètement, le rôle d'une maison de disque, c'est de commercialiser des projets ou des morceaux d'artistes. Dans ce cadre, il y a plusieurs activités qui rentrent en compte. Pour notre part, nous offrons un service complet et personnalisable allant de l'aide à la production, à la finalisation des morceaux en passant par du conseil sur le développement d'une carrière professionnelle jusqu'à la commercialisation, la diffusion et l'édition. Le but étant de favoriser une activité commerciale, et si nécessaire, de suivre et d'aider les artistes dans le choix de partenaires. La place de la maison de disque dans l'industrie musicale a quand même bien changé. A l'époque, il s'agissait surtout d'investir auprès de l'artiste et de lui donner accès au matériel de production. Il est devenu plus facile maintenant de faire de la musique chez soi. Le côté création de la musique est devenu plus accessible, par exemple avec un programme de musique tel que Fruity Loop et du matériel audio. Cela donne l'impression aux gens qu'une carrière professionnelle est facilement accessible, ce qui n'est pas le cas. Mais ce n'est pas impossible, cela dépend des ambitions de l'artiste, car c'est un travail conséquent et qui ne se limite pas qu'à la production.

Quel est le processus de production d'un morceau?

Imaginons un-e artiste. La première chose qu'il-elle fait, c'est de composer le morceau et de chercher à lui donner du relief en faisant, par exemple, du *sound-design* (création de ses propres sonorités). Il va aussi travailler sur la rythmique, ajouter des effets et réfléchir aux transitions. Puis, il-elle arrangera son morceau afin de le structurer (couplet, refrain, transition). Ensuite, le morceau doit

être mixé; c'est un métier en soi – faire des balances, des volumes, gérer la dynamique et traiter le son. La dernière étape, c'est le *mastering*: pour rehausser le niveau général du son. Ce sont déjà cinq à six étapes qui prennent un temps considérable. Mais ce n'est que le début: le morceau n'est pas encore sorti, il n'y a pas de visuel, de vidéoclip, ni de matériel promotionnel. L'artiste va donc devoir finaliser tout le contenu qui lui sera nécessaire avant de s'intéresser à la commercialisation, la diffusion de son morceau. Il devra ensuite faire tout un tas de démarches afin de préparer sa sortie et d'en faire la promotion. Il faut le rendre disponible sur toutes les plateformes. Démarcher les radios et les playlists, envoyer des communiqués de presse et susciter l'intérêt des médias ainsi que du public. Puis, il y a l'après-promotion: comment trouver des systèmes de relance et surtout valoriser le travail fait. Pour donner un exemple, nous avons récemment sorti une version acoustique d'un morceau de Joshua Howlett qui a sorti son EP *Autumnal* en février. Cette deuxième version de «The Swell» nous permet de relancer son EP.

Le *streaming* musical a pris énormément de place dans la diffusion de la musique. Comment cela a-t-il changé votre métier? Par exemple, les ventes de CDs, grande source de revenu, ont maintenant chuté.

Exactement. C'est ça la principale différence. Après, il faut s'imaginer que les supports audio ont toujours évolué. Par exemple, au début, la musique s'écoutait sur des cassettes. Il y a toujours une évolution et des modes, comme le retour du vinyle par exemple (voir p.10). C'est aussi un choix à faire en fonction de l'artiste et de son public: par exemple, pour un-e artiste qui parlerait plutôt aux 15-16 ans, cela ferait moins de sens de

commercialiser sa musique en vinyle car ce n'est pas une tranche d'âge qui aura tendance à acheter ce type de support. La principale différence, c'est que les revenus ont diminué et les charges de travail ont augmenté.

«Les revenus ont diminué et les charges de travail ont augmenté»

Nous continuons quand même de presser des CDs pour nos artistes, qui continuent à se vendre, mais on se rend compte que sur le long terme, l'on se dirigera plutôt vers le *streaming*. Cette situation est aussi à voir comme une opportunité d'être créatif, notamment dans le processus de communication et de vente, ainsi que dans la façon d'amener les gens à écouter nos artistes pour générer des revenus. Il faut finalement choisir une stratégie en fonction du marché ciblé. Par exemple, si l'on a un-e chanteur-euse avec une guitare qui touche un public local en Suisse, on aura l'occasion de varier les supports car ici, le public aime bien les objets collector. Les majors (les plus grandes maisons de disque internationales: Sony, Universal et Warner) gagnent aussi moins de sous avec la vente de CDs et ils cherchent donc à trouver des moyens de pallier ces pertes financières. Aujourd'hui, ils investissent davantage dans la promotion – que ce soit dans les journaux, les médias ou les réseaux sociaux – afin que le public voie ces artistes-là et aille les écouter. Cela pose donc la question suivante: est-ce que l'on choisit vraiment ce que l'on écoute? Ou est-ce les majors qui décident du marché?

Existe-il en Suisse une formation pour travailler dans une maison de disque, dans l'industrie musicale?

Il existe des formations et quelques petites écoles qui permettent de

devenir ingénieur-euse son ou encore manager. L'année passée, j'ai fait un CAS de manager socioculturel dans le domaine des musiques actuelles. Ces formations sont très utiles pour ceux qui se lancent. Pour ma part, j'avais déjà beaucoup appris sur le terrain. J'ai plutôt fait cela pour développer un réseau plus large de professionnel-le-s. Vu que le milieu est très petit en Suisse, tout le monde se connaît. C'est important d'en avoir une bonne connaissance. De nouveau, c'est un travail en soit. Je suis dans ce milieu depuis une dizaine d'années et je suis passé par la plupart des métiers existants du domaine. Si je m'étais arrêté au premier retour négatif, je me serais arrêté il y a dix ans. Il faut beaucoup de persévérance et une bonne compréhension des structures que l'on démarche.

A quoi ressemble le paysage musical romand actuellement?

Mon point de vue, c'est que la Suisse a beaucoup de retard dans le domaine des musiques actuelles. Non pas dans la production, mais dans les infrastructures mises en place pour développer une carrière musicale professionnelle. Il y a d'ailleurs très peu d'aides qui se veulent





ponctuelles: elles sont difficiles d'accès et souvent, ce sont des montants qui ne permettent pas vraiment de se professionnaliser, mais plutôt d'avoir plus de moyens pour la réalisation d'un projet. Une des problématiques, c'est qu'en Suisse, ce n'est même pas un micromarché. Cela n'empêche pas à de nombreux artistes de qualité encore trop peu reconnus de continuer de créer et d'avancer. Concernant la scène locale, de plus en plus d'artistes acceptent le chapeau comme moyen de rémunération et de plus en plus de bars le proposent. C'est surtout un problème pour celles et ceux qui se professionnalisent et qui débutent, d'autant que les conditions offertes sont souvent basiques, notamment en termes de matériel de sonorisation sur place. Il y a un peu une tendance à penser que les musicien-ne-s jouent pour le plaisir et que ce n'est pas un travail. Ce n'est pas forcément notre cas, puisque nous travaillons avec plusieurs lieux dont des bars qui rémunèrent très bien nos artistes. La différence, c'est que ces lieux sont souvent gérés par des personnes qui aiment la musique et qui comprennent le travail que cela représente. Concernant l'accès à des salles de concerts, c'est aussi intéressant et cela permet de réaliser de belles vidéos promotionnelles pour donner envie aux autres lieux de programmer l'artiste. Par contre, c'est parfois un peu le serpent qui se mord la queue, puisqu'une salle de concert engage souvent des artistes qui vont ramener du public et donc sans public, on a très peu de chances d'avoir accès à des salles. Et le phénomène est souvent encore pire avec les festivals. J'ai eu plusieurs discussions avec des directeur-trice-s de festivals qui

disaient engager surtout des artistes commerciaux étrangers et ne réservaient qu'une petite scène extérieure pour les groupes locaux suisses. Les M4Music, organisés par Migros, tremplins suisses pour les artistes, se vantaient d'avoir une programmation principalement helvétique. Ils ont vendu le festival à Live Nation et la programmation devient du coup davantage étrangère. L'on peut donc se demander: quelle place offre-t-on aux artistes locaux? Quel avenir professionnel leur est proposé? Je pense donc que partir à l'étranger peut être une stratégie. Cela fait grandir, cela fait apprendre, cela fait mûrir et... parfois cela attire aussi plus les Suisse-esse-s. Je suis par exemple allé produire de la musique électronique en Afrique du Sud et là-bas, les gens se soutiennent et se poussent plus. En Suisse, il y a peu d'intérêt de la part de la population à soutenir les artistes locaux. Je ne saurais pas trop l'expliquer, peut-être est-ce à cause de notre mentalité? Du fait que le pays n'est pas considéré comme un marché de par sa superficie? Du fait qu'il y a trois langues principales dans le pays qui sont elles-mêmes rattachées à d'autres pays plus grands (les Suisses allemands sont influencés par la musique d'Allemagne, les Suisses romands par la France et les Suisses italiens par l'Italie)? Il y a plusieurs hypothèses.

Que conseilleriez-vous à un artiste suisse qui voudrait se lancer?

Beaucoup de gens me contactent en me disant que l'industrie est trop dure, mais je pense qu'il ne faut pas être défaitiste. Osez et prenez des risques. Nous, on essaie de dire aux artistes: «Non, c'est simple, soit tu

vois les obstacles comme une opportunité de développer ton processus et ta manière de faire, soit tu les vois comme quelque chose de dur et tu t'arrêtes. Il faut trouver tes propres solutions, c'est ce qui te permet de traverser toutes les étapes où on te dit non. Et une fois que tu crois suffisamment en ce que tu fais et que tu as suffisamment travaillé, le retour des gens parle de lui-même. Il faut garder un état d'esprit positif.»

«Il existe plusieurs moyens de développer sa carrière»

En Suisse, travailler dans la musique, ce n'est pas considéré comme un métier, mais je peux affirmer que c'est un vrai travail à temps plein, voir extra plein puisqu'il faut parfois travailler de nuit. Il faut également que les artistes comprennent bien l'industrie musicale avant de contacter une maison de disque, car beaucoup de musicien-ne-s amateur-trice-s veulent un contrat sans se soucier de ce qu'il y a derrière. Je connais par exemple un artiste qui a signé chez Universal et qui a été mis de côté à cause d'un *deal* mal négocié. Ce n'est donc pas toujours une belle opportunité de signer en major. Il faut faire attention et c'est aux artistes de savoir ce qu'ils-elles attendent d'une maison de disque et ce qu'ils-elles sont prêt-e-s à céder ou non en termes de droits. Il faut que l'artiste comprenne bien l'industrie musicale avant de contacter une maison de disque. Idéalement, il faut susciter l'intérêt des labels pour qu'ils vous contactent et non l'inverse. Cela vous permettra

d'avoir plus de marge de négociation. C'est vraiment un milieu très complexe. Il m'a fallu dix ans pour faire le tour de tous ces domaines et je considère que j'apprends toujours. Je conseille donc aux artistes de contacter une maison de disque uniquement une fois qu'ils-elles sont prêt-e-s à commencer une carrière professionnelle. Avant de contacter un label, il existe plusieurs moyens de développer sa carrière et de faire ses preuves afin de susciter davantage l'intérêt des maisons de disques. Avec Internet, par exemple, tu peux faire du *crowdfunding* et développer ta communauté. Encore une fois, c'est une question de choix et de stratégie. C'est un travail énorme qui demande beaucoup de coordination et d'organisation afin d'amener un projet à maturité, puis de le commercialiser. J'ai aussi appris que le talent ne fait pas tout. J'ai rencontré beaucoup d'artistes talentueux-ses qui n'ont jamais réussi à finir un projet. Nos possibilités sont illimitées aujourd'hui tant dans nos créations que dans notre communication. Pour conclure, je dirais que nous avons plutôt opté pour travailler à l'international, avec notamment plusieurs artistes anglophones. Nous avons noué des relations avec des professionnel-le-s en Suisse comme à l'étranger. Nous travaillons avec des artistes connu-e-s dans d'autres pays où l'on s'entraide pour se développer. Il faut voir grand mais être précis-e dans son organisation, son public cible, créer sa propre méthodologie moderne pour faire émerger des artistes incroyables. Plus que de croire, c'est un gros investissement qui repose sur le succès d'un artiste; et le succès, ce n'est pas prévisible. Notre artiste Matthew Newsam, qui vient de débiter sa carrière, a sorti un morceau «Both My Feet», qui compte déjà plus de 5'000 écoutes sur Spotify, ce qui est encourageant. Il faut avoir un amour inconditionnel pour la musique et travailler, travailler et travailler encore. C'est paradoxal parce que c'est un milieu très dur et en même temps, dans notre cas, on ne s'est jamais sentis aussi bien et à notre place qu'aujourd'hui. Nous sommes convaincus de notre démarche, qui se veut pleine d'amour, de respect et d'énergie positive. Et en avant la musique... •

Propos recueillis par
Fanny Cheseaux

Pour plus d'informations,
rendez-vous sur le site
www.bigfamrecords.com

35 million songs in my pocket

DIGITAL • Aujourd'hui, les offres de *streaming* musical sont de plus en plus concurrentielles. Spotify, Apple Music, Deezer ou encore SoundCloud sont devenus des familiers qui dominent le *streaming* musical. Il n'a jamais été aussi facile de publier de la musique ou d'y avoir accès.

Le *streaming* se définit par le principe de diffusion en continu d'un contenu en ligne. C'est une technologie qui permet donc d'écouter sur son ordinateur, sa tablette ou son portable un contenu, sans pour autant le posséder ni physiquement ni numériquement. Il se distingue du téléchargement de fichiers vu qu'il ne nécessite pas de récupérer l'ensemble des données d'un fichier avant de pouvoir l'écouter ou le regarder. Aujourd'hui, les ventes de CD déclinent; le *streaming* s'impose et la plupart des gens n'écoutent leur musique plus que par ce biais-là. Comment est-ce arrivé? A quel prix? Qu'est-ce que cela a changé pour les artistes dans le monde musical actuel?

Développement du *streaming*

L'idée du *streaming* musical émerge concrètement dans les années 1990, mais 2001 va marquer la vraie naissance du *streaming* musical, avec Rhapsody (aujourd'hui Napster). Vont suivre plusieurs tentatives, par exemple par Yahoo! ou Tidal en 2015. Puis Deezer et SoundCloud, avant l'arrivée des grands Spotify en 2008 puis Apple Music en 2015. Aujourd'hui, Spotify s'impose comme le leader du *streaming* musical. Le service suédois annonce plus de 96 millions d'utilisateur·trice·s sur le service payant et 116 millions d'utilisateur·trice·s sur le service gratuit pour un répertoire de 40 millions de titres.

Aujourd'hui, Spotify s'impose comme le leader du *streaming* musical

Le principal concurrent, Apple Music, reste un cran derrière le géant avec moitié moins de client·e·s qui payent, ce qui est dû à son arrivée tardive sur le marché.



Avec des prix similaires la concurrence est forte, mais Spotify reste devant grâce à son ancienneté et au fait qu'il concentre son activité sur le *streaming* musical, alors que ce n'est par exemple qu'une activité annexe pour Apple.

De nombreux avantages

Cette numérisation comporte alors plusieurs avantages pour les utilisateur·trice·s, qui ont permis la popularisation des plateformes de *streaming* musical. «Les avantages techniques sont nombreux avec un accès facilité à des contenus, à peu près partout et en tous temps» affirme Vincent Sager, directeur d'Opus One, l'un des principaux organisateurs et producteurs de concerts et d'événements en Suisse. L'accessibilité est effectivement un gros point à mettre en évidence, tant pour le diffuseur que l'auditeur, mais «l'explosion de la production fait qu'il est de plus en plus dur pour un·e artiste émergent·e d'espérer être repéré·e», explique-t-il. Il est désormais très facile pour un·e artiste de publier sa musique en ligne, bien plus qu'au temps où seuls les CDs existaient. «Il y a plus que jamais beaucoup d'appelé·e·s et très peu d'élus·e·s. Les goûts du public s'affinent et se précisent, ce qui crée de nombreuses chapelles musicales et

de manière générale une fragmentation des publics, qui se spécialisent de plus en plus», continue l'entrepreneur culturel, en ajoutant que «l'on assiste à une multiplication des courants, genres, fans de genres ou de groupes très spécifiques, qui ne sont pas forcément très nombreux, mais sont en revanche très qualitatifs, attentifs et informés». La dématérialisation a donc amené une évolution marquante de l'industrie de la musique: l'offre de concerts est multipliée et de nouveaux·elles artistes émergent quotidiennement, «à tel point que cela devient aujourd'hui beaucoup plus compliqué de s'inscrire dans une carrière de longue durée qu'il y a quelques décennies. Les goûts du public évoluent presque aussi vite que l'actualité musicale», déclare le directeur d'Opus One.

Et le revenu des artistes?

Avec les prix des services de *streaming* si bas, quel impact cela a-t-il sur le revenu des artistes? Certain·e·s refusent de rendre disponible leur discographie sur les plateformes de *streaming*, trouvant qu'il·elle·s touchent un trop faible pourcentage de rémunération – on parle d'une moyenne de 500 à 700\$ en droits d'auteur seulement pour un million d'écoutes. Mais ce n'est plus

tenable, comme Vincent Sager l'a remarqué: «On constate que plusieurs artistes rétif·ve·s aux plateformes ont récemment rendu leurs albums disponibles: The Beatles, Paul McCartney, Jean-Jacques Goldman...» Comme Francis Cabrel et Taylor Swift, Jean-Jacques Goldman a en effet récemment accepté de rendre disponible sa discographie sur ces plateformes, jugeant d'abord les rémunérations des auteurs insuffisantes. Toutefois, «un·e artiste qui s'obstinerait à ne pas être présent·e sur les plateformes pourrait courir le risque d'être oublié·e par les générations qui ne connaissent justement que ces plateformes». Les

artistes ne peuvent donc pas compter sur ces plateformes comme unique source de revenus. Un *shift* s'est alors observé: c'est maintenant les billets de concert et le *merchandising* qui ramènent de l'argent, et la promotion se fait à travers ces plateformes en ligne.

Le CD n'est probablement pas promis à un brillant avenir

Et pour le futur? Le CD n'est probablement pas promis à un brillant avenir, *a contrario* du vinyle qui revient en force (voir p. 10). L'avenir du *streaming* musical est plus positif, pour le meilleur et pour le pire: «Il n'a jamais été aussi facile de diffuser sa musique, mais paradoxalement aussi compliqué de se faire entendre, si l'on est un·e artiste émergent·e», conclut bien Vincent Sager. •

Lou Malika Derder

Rock'n'Folk

SIXTIES • Dans ce fleuve sonore qu'est la musique, il arrive qu'un genre musical vogue à contre-courant et marque les esprits. Dans les années 1960, c'est le cas du folk rock. Plongée dans ses sonorités.

Aujourd'hui, la musique résonne tout autour de nous: rap effréné, R'n'B, trap et pop bubblegum semblent avoir envahi notre espace sonore. Dans ce contexte, parler de folk rock peut sembler désuet. Pourtant, il fut un temps où ce genre musical trônait au centre de l'existence de toute une génération – c'était les 1960s, avec notamment The Byrds qui reprenaient «Mr Tambourine Man» de Bob Dylan, marquant l'envolée du folk rock, ou encore Woodstock et sa programmation mythique en 1969. Quel a été le parcours céleste de ce genre musical?

Mariage instrumental

C'est dans les années 1960 qu'une convergence, une mutation musicale renversante surgit. Comme le dit Jonathan Morard, co-fondateur du label Big Fam Record basé à Aigle, sur son émergence: «La folk traditionnelle mélangée à du rock'n'roll pourrait avoir amené les gens à parler de folk rock ou finalement d'un mélange entre guitares, voix et batterie plutôt qu'un chanteur avec sa guitare en solo.» C'est la rencontre à mi-chemin de l'ancien et du moderne, de la folk et du rock; c'est le mariage de la puissance des guitares électriques, mélodies entraînantes et batterie, ainsi que la magie du folk. Le folk rock, c'est The Mamas and the Papas qui chantent

leur soif de Californie dans «California' Dreamin'», mêlant flûte rythmée, batterie et harmonies en échos.

Le folk rock puise dans la folk music un héritage de messages engagés

Ou encore le groupe anglais The Animals qui réinventent la ballade populaire «The House of The Rising Sun» à coup de batterie et de guitares électriques – un air qui traverse les âges et finit sur le synthé du groupe britannique Alt-J en 2017.

Soldiers are cutting us down

Outre des éléments de son instrumentation, le folk rock puise également dans la folk music un héritage de messages engagés. C'est en effet dans le chaos de cette décennie cruciale des années 1960 que des voix s'élèvent, combattant la ségrégation raciale et l'implication américaine dans la guerre du Vietnam. Martin Luther King ne sachant pousser la chansonnette avec autant d'éloquence que dans ses discours, des musiciens comme Joan Baez ou encore Bob Dylan reprennent le flambeau: les protest songs prônant liberté et égalité retentissent aux oreilles d'un peuple scandalisé par les récents événements. Ces protestations musicales s'étendent bien sûr au folk rock, avec notamment le quatuor américain Crosby, Stills, Nash & Young et leur chanson «Ohio», qui relate les événements sanglants d'un jour de printemps 1970: la Garde nationale ouvre le feu sur les étudiant·e·s de l'Université d'État de Kent qui manifestaient pacifiquement contre la guerre. L'audacieux morceau souille ouvertement les mains du président Nixon du sang des quatre jeunes citoyen·ne·s abattus ce jour-là, dont deux ne faisaient que passer par là pour se rendre à leur prochain cours.

Une descendance arborescente

Aujourd'hui, le folk rock est-il mort, enterré sous les terres du fermier Max Yasgur, où s'est déroulé le monumental Woodstock? Comme Jonathan Morard l'analyse: «Le courant *mainstream* est passé au hip-hop ces dernières années, mais il y en a toujours pour tout le monde. Le rap touche beaucoup les jeunes et est donc plus visible, mais je ne suis pas sûr qu'il ait la magie du folk. Le folk rock a toujours été présent et a un public fidèle; il réunit toutes les générations confondues. Il reste beaucoup de gens et de jeunes qui aiment la sensibilité et l'amour que dégage le folk.» Pas encore disparu donc. Les genres musicaux sont fluides et toujours en changement; des groupes contemporains revisitent l'héritage qu'ont laissé ces années 1960. Pour n'en citer qu'un, le quatuor britannique Mumford and Sons s'inscrit dans la continuité de cette rencontre instrumentale, notamment en incorporant un enjoué banjo dans leurs chansons.

Le folk rock est un exemple de la porosité des genres musicaux

Ainsi, le folk rock est un exemple de la porosité des genres musicaux: influences mutuelles et perpétuelles réinventions créent l'évolution de la musique. Comme le disait un certain chimiste français: «Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.» •

Fanny Cheseaux et Camille Anker

Toujours plus connectés

Discrets mais omniprésents, les écouteurs sans fil gagnent en popularité.

Apple vient tout juste de sortir sa dernière version des AirPods – les AirPods Pro –, qui sont déjà dans toutes les oreilles. De plus en plus populaires, les écouteurs sans fil font de nombreux adeptes. Et certain·e·s sont prêt·e·s à y mettre le prix. Avec toutes les gammes de prix, il y en a pour tous les goûts et porte-monnaies. Son ancêtre, le Walkman, tout premier baladeur pour cassette stéréo portable lancé en 1979 par Sony, fut à l'origine de la montée en popularité des casques d'écoute individuels. Apparue ensuite en 1999, la technologie Bluetooth était d'abord utilisée à des fins professionnelles – les premier·e·s utilisateur·trices étant des hommes et femmes d'affaires avec casques à oreillettes connectés à leur Blackberry. Le design n'était pas très attrayant, avant qu'au début des années 2010 Bose et Beats commencent à proposer des casques d'écoute Bluetooth au look plus classique et tendance. Depuis, énormément de marques s'y mettent, avec différents prix, qualités et design. C'est le cas également d'Apple, qui lance à son tour sur le marché ses célèbres AirPods en 2017. Les avantages de cette technologie sont évidemment nombreux, permettant notamment la liberté de mouvement tout en écoutant de la musique ou en téléphonant, sans forcément être relié au téléphone, ce qui semble alors promouvoir le *multitasking*! Et les dangers? Une pétition réunissant les recherches de deux cent cinquante scientifiques a récemment été remise aux Nations Unies et à l'OMS. Elle met en garde contre les appareils qui émettent des rayonnements de haute fréquence via WiFi, Bluetooth ou données mobiles. A pondérer toutefois, en rappelant que le monde scientifique se déchire depuis longtemps sur cette problématique de la nocivité potentielle des ondes. Des milliers d'études aux résultats divergents ont effectivement déjà vu le jour, sans que la question ait été tranchée de manière décisive. •

Lou Malika Derder



On vous souhaite un joyeux Noël

FESTIVITÉS • Les musiques de Noël sont un classique dès que le calendrier de l'Avent fait son apparition. Que ce soit dans les magasins, les cafés ou les restaurants, l'ambiance festive est à son comble. Mais l'esprit derrière ces musiques a bien évolué: le religieux a peu à peu été rattrapé par le moderne.

La fête la plus importante de l'année dans le monde chrétien, nommée après la naissance du Christ, approche à grands pas. Alors que Noël est célébré depuis des siècles, voire des millénaires, cette fête sainte est accompagnée depuis tout aussi longtemps par des musiques contribuant à maintenir son aspect sacré. Nombreuses sont les chansons écrites qui parlent de la Vierge, du Christ, des trois Rois mages ou encore de l'Etoile. Mais alors que les douces mélodies restent profondément ancrées dans la religion, aujourd'hui, bon nombre d'autres ont opté pour un aspect plus commercial. Ce changement n'étonne pas forcément, étant donné le rattachement de plus en plus faible à la religion chrétienne dans nos pays occidentaux.

Reflet de la société?

D'après l'Evangile, ce sont les anges annonçant la naissance du Christ qui réalisèrent les premiers chants de Noël. S'ensuivirent de nombreuses œuvres différentes, partant du latin pour s'exprimer dans diverses autres langues de pays chrétiens. Les chants se divisaient en deux formes: les chants dans les églises, dits cantiques, et les chants traditionnels, perpétués par la culture populaire. Les chants religieux actuels qui sont toujours appris aujourd'hui dans les écoles sont en effet très similaires à leurs ancêtres d'il y a quelques siècles. A côté de cette aile de musiques de Noël s'en est dissociée une toute autre: les chants dits «commerciaux». En effet, alors que la société

évolue et que la religion n'occupe plus le plan principal, l'esprit de Noël persévère, malgré son origine sacrée.

L'esprit de fête se préserve grâce à une nouvelle forme de musique

Les peuples historiquement chrétiens ne veulent pas abandonner les festivités qui viennent avec le 25 décembre, et l'esprit de fête se préserve en partie grâce à une nouvelle forme de musique. Que ce soit «Last Christmas» de Wham, ou «All I Want For Christmas» de Mariah Carey, les chansons traitent de tout sauf de la

religion. L'intérêt est plutôt porté aux amours, aux cadeaux et aux accolades sous le gui. D'une certaine manière, elles reflètent les préoccupations actuelles, ou du moins, une culture beaucoup plus laïque et commerciale. Il est ainsi apparent que le lien entre Noël et religion, même si maintenu par quelques chants et son aspect historique, est de moins en moins tangible. Les musiques de Noël en sont un simple reflet. •

Yaelle Raccaud

Récit à scandale ou hommage biographique?

CINÉMA • Les biopics musicaux font fureur dans les cinémas en cette année 2019. Qu'est-ce qui attire le public en salles? Ces films sont-ils des documentaires biographiques ou des récits qui ne tiennent qu'à montrer l'excès que peut avoir la vie d'une célébrité?

«*It's all the same thing. I can't put my talent here and my behavior here and my eating habits and sleeping habits and drinking habits... it's all me!*» disait Cole Porter, grand pianiste de jazz, au sujet de sa musique. Une affirmation à laquelle fait écho le biopic musical, étant un film biographique romancé, qui tente de représenter la vie d'un·e musicien·ne. Ce genre cinématographique date des années 1930 et est dominé par le cinéma américain. Les biopics musicaux ont généralement pour but de rendre hommage à des musicien·ne·s à titre posthume. Cependant, ces dernières années, des biopics sur des artistes bien vivants ont commencé à émerger, tel que *Rocket Man* sur Elton John. Bien que le biopic musical ait un succès qui ne fasse que grandir depuis quelques années, l'apparition d'une certaine réserve de la part des critiques envers ce genre a été remarquée.

Musiciens-réalisateurs

Ces nouveaux biopics impliquent souvent les artistes dans les décisions de la production. Les réalisateurs sont parfois contraints à représenter une histoire orientée, quitte à perdre en véracité. Dans le film *Bohemian Rhapsody*, deux des membres du groupe Queen font partie de la production et leur présence se ressent lorsque l'on prend certaines séquences qui les dépeignent comme responsables et matures, contrairement à Freddie Mercury. Dans le biopic *Straight Outta Compton* sur le groupe de rap américain NWA (Niggaz Wit Attitude), certains membres sont



François Duhamel

presque invisibles, effacés du scénario au profit de ceux qui ont participé à la production du film. Pourtant, le biopic sur le groupe de rock Mötley Crüe, nommé *The Dirt*, dont tous les membres sont investis dans la production du film, ne tente jamais de les enjoliver. Les biopics basés sur des artistes encore en vie ne sont donc pas tous voués à l'inauthenticité.

Quelle place pour la musique?

Les biopics ont tendance à laisser de côté le travail artistique au profit d'éléments scandaleux de la vie des artistes. Ce manque est d'autant plus déplorable dans des biopics anthumes, qui auraient pu interroger les artistes eux-mêmes sur leur conception de leur musique, connue de tous et qui pourtant reste encore un mystère. Cependant, certains films se démarquent, comme *Love and Mercy*, qui se base sur la vie de Brian Wilson, l'un des membres de

The Beach Boys, qui porte un intérêt particulier à la création musicale du groupe.

Laisser de côté le travail artistique au profit des scandales

Plusieurs séquences montrent le travail effectué en studio, qu'il s'agisse de la conception d'harmonies vocales ou de la recherche du son parfait. Le film réussit à montrer des éléments importants de la vie privée de Brian tout en s'intéressant au processus créatif de celui-ci, prouvant à tout·e·s qu'il est possible de faire le portrait d'un artiste accompli en deux heures sans pour autant se décentrer de son sujet principal: la musique. •

Furaha Mujinya

Salut à toi, punk

CULTURE • Il y a trente ans, le plus célèbre groupe de punk français, les Bérurier Noir, se dissolvait. Pour commémorer cet événement, *L'auditoire* a effectué un retour sur les principales caractéristiques du mouvement punk en interviewant Pierre Raboud, docteur en histoire du punk à l'Université de Lausanne.

Des provocations des Sex Pistols lancées dans un hymne britannique parodique au scandale causé par la mort de la compagne de Sid Vicious, le mouvement punk est surtout connu pour ses excès. Né en réponse à un contexte social très dur en Angleterre et à un rock devenu accessible seulement aux virtuoses, le punk est bien plus profond que ce que son nom laisse entendre («voyou» en français). Interview de Pierre Raboud, docteur en histoire du punk et auteur du livre *Fun et mégaphones – L'émergence du punk en Suisse, France, RFA et RDA*, 2019.

Pourquoi le punk a-t-il trouvé un tel écho dans la société?

Le style musical punk est une revendication du droit de faire ce qu'on veut, en réaction aux musicien·ne·s virtuoses mis en avant dans le rock. Il n'y a plus besoin de passer par des années de maîtrise d'un instrument. La spontanéité est aussi valorisée. Il n'y a plus de «concept album», le punk parle directement du quotidien et des émotions, notamment à travers la rage. La façon de jouer de la musique est plutôt rapide, celle de chanter est proche du cri. Le punk a réussi à trouver un écho en Suisse, en France, en Angleterre et en Allemagne car il a pu aussi répondre à des enjeux qui touchaient les gens. Dans le cas de la Suisse, il y avait dans les années 1970 une très

grande fermeture par rapport aux cultures jeunes. Le pays était resté très conservateur d'un point de vue culturel, social et moral. Le punk va alors entrer en résonance avec la demande de la jeunesse d'avoir ses propres lieux et sa propre culture. En 1980, des lieux de culture pour les jeunes se créent: l'Usine à Genève, l'espace autonome à Lausanne, la Rote Fabrik à Zurich, la Caserne à Bâle. C'est aussi ça le punk, le fait d'aller contre la culture établie.

Par qui le mouvement punk européen a-t-il été influencé?

La plus grosse influence reste le punk britannique: les Sex Pistols et les Clash ont eu un impact médiatique fort. Les premiers à cause de leurs scandales: les titres numéro 1 mais interdits, les apparitions à la télévision avec des insultes. Les seconds sont un autre courant du punk, plus engagé politiquement: ils parlent par exemple directement de la question de l'emploi. En fait, si les personnes vont vers le punk au début, c'est soit pour le scandale visuel et social, soit pour l'engagement politique.

Quels sont les principes véhiculés par les punks?

Parler d'idéologie punk, étudier le punk comme un courant théorique classique reste compliqué. Par exemple, si l'on prend en compte le punk d'une seule ville, il y aura des

groupes avec une idéologie anarchiste très claire et d'autres qui seront juste là pour boire des bières. On fait fréquemment le lien entre anarchie et punk, mais cet anarchisme n'est pas théorique ou syndical, c'est un anarchisme punk. C'est le refus des critères de hiérarchie. Dans le cas de la musique, c'est l'idée qu'il faut une autogestion dans toutes les sphères de la production et le fait d'être soi-même, le *do-it-yourself*, l'idée «monte ton propre groupe, enregistre toi-même». Il y a des groupes qui vont se dire «moi je signe dans l'un de ces majors, mais pour essayer de le pervertir de l'intérieur».

«Les Bérurier Noir jouent le rôle de figure de proue d'un mouvement antiraciste et anti-FN»

D'autres diront non, la seule façon de rester vrai par rapport à nos valeurs, c'est de toujours refuser ce lien avec l'industrie. Les Bérurier Noir sont vraiment l'un des rares groupes à avoir eu cette logique constante. Pour éviter que leur message lors d'une interview télévisée soit dévoyé, ils publient en amont une lettre s'adressant à leurs fans, afin de leur expliquer pourquoi ils y vont et leurs positions. La critique de la récupération fait partie des valeurs largement diffusées. Prenons le cas des Clash, qui vont dans une grande maison de disque, est-ce qu'il y a une contradiction idéologique ou non? Les Clash ont jugé que non, que c'était la façon de toucher un plus grand public, mais ils vont être extrêmement critiqués au sein des scènes punk pour ça. On a souvent l'image du mouvement punk nihiliste qui dit non à tout, ne se conforme à rien. Cette image du mouvement punk qui serait toujours dans le refus de s'affilier, de s'engager est très largement fautive. Des punks se sont impliqués dans des luttes sociales, au sein desquelles on leur a



même parfois reconnu la légitimité à incarner le mouvement. Les Bérurier Noirs jouent ainsi le rôle de figure de proue d'un mouvement antiraciste et anti-FN en France.

Les punks sont antiracistes, mais certain·e·s portent des croix gammées. N'est-ce pas contradictoire?

Les croix gammées sont en partie là pour la provocation: c'est le tabou absolu. Même les Bérurier Noirs, à leurs débuts, avaient sur une même veste une croix gammée et une figure de Mao. Pour certains groupes, il n'y a pas seulement cette envie de scandale, mais aussi une forme de fascination pour cette imagerie. Ceci va expliquer qu'un punk d'extrême droite va se créer à partir du punk, jusqu'à aboutir au mouvement skin, qui sera un mouvement détaché du punk originel. Au début tous ces mouvements étaient mélangés. Le punk a ensuite pris des points de vue beaucoup plus précis et défendu certaines valeurs. Dès lors, on ne pouvait plus mettre les croix gammées juste pour la provocation: soit on est d'extrême droite, soit on est antiraciste. •

Propos recueillis par
Killian Rigaux



Concert des Sex Pistols.

Veni, vinyle, vici

VINTAGE • Les vinyles sont les nouveaux concurrents de la musique dématérialisée. Mais sont-ils seulement un effet de mode ou bien répondent-ils à une volonté profonde d'authenticité en ce monde centré sur la recherche de l'esthétique à tout prix?

Face à la musique dématérialisée, les vinyles fleurissent à nouveau sur les étagères. Ils sont encombrants, mais participent à l'affirmation du style hipster tant en vogue. Comme des antiquaires, les adeptes des longues barbes préfèrent les vieux fauteuils aux modernes chaises couleur anthracite et fendent les flots à la recherche de tout ce qui constitue l'ancienne époque. L'achat de 33 ou 45 tours leur permet alors



Camille Arlier

d'exposer matériellement leur identité. Mais bien plus qu'un choix esthétique, c'est une vraie décision musicale et commerciale qui est en jeu. Les vinyles coûtent cher et permettent de ralentir la chute des revenus des artistes. Depuis l'essor des plateformes d'écoute musicale telles que Deezer, Spotify ou encore Apple Music (voir p.6), les musicien-ne-s voient l'argent désertir leurs porte-monnaies. Le *streaming* paie mal et les CDs ne se vendent plus. Mais c'est avec la réapparition du vinyle que le commerce bourgeoise à nouveau. Ces artefacts se vendent souvent aux bobos hipsters, prêts à déboursier une somme faramineuse pour épater la galerie mondaine. Afficher une belle collection de vinyles est tout aussi prestigieux

qu'une bibliothèque remplie d'ouvrages de la Pléiade.

Au cœur de la matière

Le support analogique se veut aussi être le garant d'une bonne qualité musicale et pas seulement d'une esthétique chic. Pour écouter un disque microsillons, il faut s'insinuer au cœur de la matière. Le son est gravé dans le vinyle, en sillons correspondants au signal électrique de la musique, écoutée en spirale de l'extérieur vers l'intérieur, sur une face puis sur l'autre. Les mélomanes doivent être en possession d'un gramophone ou d'une platine tourne-disques afin de révéler la musique à l'aide d'une pointe de lecture directement en contact avec la surface du vinyle. Le son transmis est ainsi

fidèle à l'enregistrement en studio. Il est plus authentique et dynamique car il échappe aux corrections automatiques d'échantillonnage et d'encodage numérique qui dépouillent habituellement la musique de son grain. Les moindres aspérités s'écoulent et c'est elles qui donnent tout leur charme à l'expérience auditive. Des bourses aux vinyles de plus en plus convoitées s'organisent alors sur Internet et en brocante. Nombreux-ses sont celles et ceux qui cherchent la perle rare, autant ancienne que récente, mais de préférence accompagnée d'un code à faire valoir sur les plateformes de *streaming*, afin de pouvoir tout de même écouter son 33 tours sur son téléphone. •

Carmen Lonfat

La musique à l'école, inutile?

SCOLARITÉ • En Suisse, l'enseignement de la musique à l'école obligatoire semble être pour beaucoup l'occasion de se changer les idées plutôt qu'une branche importante. Il s'avère que c'est bien plus que cela.

Les cours de musique à l'école, tout le monde est passé par là. Certain-e-s ont joué du xylophone, d'autres de la flûte. Il est fréquent que des personnes doutent de l'intérêt de l'apprentissage obligatoire de la musique à l'école en tant que branche obligatoire, en argumentant par exemple que les deux heures de leçon hebdomadaires pourraient être consacrées à une branche considérée comme plus importante. L'enseignement de la musique à l'école serait inutile pour la majorité des élèves, puisque même les étudiant-e-s qui se destinent aux Hautes Écoles de musique apprennent leur instrument par le biais de cours extra-scolaires.

La clé de la réussite

A qui servent ces cours, alors? A tout le monde. Il s'avère que l'apprentissage de la musique a de nombreux bienfaits, à tous les âges, notamment pour le développement

des capacités intellectuelles. Isabelle Peretz, chercheuse spécialisée dans l'étude – qu'elle a fondée – du «cerveau musical», mentionne trois âges clés: à 6 mois, apprendre la musique permet une meilleure communication parents-enfant grâce au développement socio-émotionnel de celui-ci; à 6 ans, l'apprentissage d'instruments ou de chant développe l'intelligence plus que n'importe quel autre art; enfin, à 8 ans, l'apprentissage de la musique aide l'enfant à développer ses capacités de lecture. Une étude de la Haute Ecole de santé de Genève de 2018 estime même que la musique devrait être enseignée plus tôt. Les chercheur-euse-s expliquent que nombreux en sont les effets positifs, en particulier dans le cadre d'un apprentissage en groupe. Cet enseignement favorise les interactions sociales entre élèves, et ceux-ci éprouvent en moyenne plus de plaisir que lors d'un cours particulier.

Et en Suisse?

En théorie, les enseignant-e-s doivent suivre les objectifs des cours de musique fixés par le programme scolaire romand. Ce dernier donne comme visées prioritaires les suivantes: «Découvrir, percevoir et développer des modes d'expression artistiques et leurs langages, dans une perspective identitaire, communicative et culturelle.» L'accord intercantonal sur l'harmonisation de l'école obligatoire mentionne lui les buts de l'art à l'école: «Une culture artistique théorique et pratique diversifiée, orientée sur le développement de la créativité, de l'habileté manuelle et du sens esthétique, ainsi que sur l'acquisition de connaissances relatives au patrimoine artistique et culturel.» L'enseignement de la musique à l'école semble ainsi avoir de nombreux objectifs pédagogiques. Tous ces bienfaits amènent même certaines écoles à

placer cette branche au même niveau que les branches dites fondamentales.

L'enseignement de la musique à l'école a de nombreux objectifs pédagogiques

Ainsi, que ce soit pour l'épanouissement de l'élève, pour développer ses capacités intellectuelles, sociales, émotives, créatives ou encore pour sa culture, la musique, lorsque bien enseignée, semble n'avoir que des bienfaits. Il faudrait néanmoins rappeler qu'il serait réducteur de ramener la musique à un moyen de développement de capacités. La musique est avant tout un langage universel, dont la portée dépasse celle des mots. •

Sacha Schlumpf

Un (instrument à)vent de folie

INSTRUMENTS • Si l'on connaît tou-te-s les instruments de musique traditionnels que sont le piano, la guitare, le violon ou encore la flûte, il en existe des bien moins connus à l'aspect beaucoup plus insolite. Petit tour d'horizon de créations extraordinaires!

Guitare tentaculaire

La légende raconte qu'Elon Musk se plairait à dire que le Cybertruck est aux bolides ce que la *Pikasso Guitar* est aux guitares. Elle ne raconte cependant pas lequel des deux objets serait le plus résistant. Mais au fait Jamy, la *Pikasso Guitar*, de quoi s'agit-il? Mutant avec 42 cordes distribuées sur quatre manches et deux rosaces, cet instrument conçu en 1984 par la luthière canadienne Manzer à la demande du musicien américain Pat Metheny consiste en une guitare unique en son genre. Nommée *Pikasso* en référence aux tableaux cubistes du peintre éponyme qui aurait inspiré sa forme, la *Pikasso* offrirait de multiples possibilités sonores supérieures à celles des guitares ordinaires. Mais tout cela a un prix. Il aura fallu pas moins de deux ans de travail pour construire la *Pikasso Guitar* et plus de dix ans à Pat Metheny, friand d'instruments insolites, pour parvenir à dompter la bête. •



Pat Metheny avec la *Pikasso Guitar*

Qui ne se souvient pas du xylophone, de la flûte ou encore du piano, ces instruments qui ont marqué les cours de musique à l'école obligatoire? Qui n'a jamais touché une guitare ou un violon? Aujourd'hui, *L'auditoire* propose de mettre en lumière d'autres instruments, certes moins connus, mais qui ont le mérite d'être dévoilés pour leur créativité, leur absurdité, ou encore leur côté innovant. En fait, l'on se rend compte que tout peut devenir un véritable instrument de musique... •

Mathilde de Aragao

Les carottes sont (pas) cuites

S'il est courant d'acheter des légumes frais dans le but de les cuisiner, il est rare de les retrouver sur scène plutôt que dans nos assiettes. Mais il existe une manière artistique de détourner leur première fonction: les transformer en instruments de musique. C'est le projet de Vegetable Orchestra, un groupe autrichien formé en 1998 et composé de onze musiciens, qui fabrique ses propres instruments à vent et de percussion à partir de légumes achetés dans des marchés locaux. C'est ainsi qu'est né par exemple le «Paprikatröte», un instrument à vent créé à partir d'une carotte évidée et trouée et d'un demi-poivron. •

Du verre au verrillon

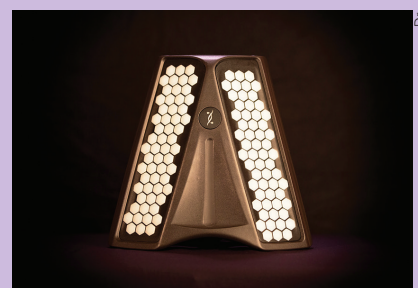
Si vous n'avez que des verres et un peu d'eau, prenez-vous quelques instants pour Mozart ou Vivaldi... Posez huit verres alignés, de même taille, sur la table, remplissez-les d'eau de manière décroissante, de gauche à droite (le plus plein est le premier verre à gauche, le moins plein le huitième à droite). Armez-vous d'une fourchette et d'un couteau ou d'une cuillère, et *avanti maestro!* Composez un air cristallin à partir de cette octave de silice, d'hydrogène et d'oxygène! Et si le placard de votre grand-mère recèle encore de nombreux verres à pied en cristal, posez-les tous sur la table et poursuivez votre fougue créative en frottant leur rebord avec vos doigts, plus ou moins vite! Vous aurez réinventé le verrillon, ou la harpe de verre! Pour un spectacle son et lumières intégral: menthe, grenadine, orange et coquelicots, clairette, sauternes et un bon bordeaux feront l'affaire... •

Wild electro

Le Badgermin repousse les limites de la créativité, en étant un instrument composé à la fois d'un thérémine et d'un blaireau empaillé. Souvenez-vous, le thérémine est un des plus anciens instruments de musique électronique, inventé en 1920 par l'ingénieur russe Léon Theremin. Sa particularité étant qu'il fonctionne avec des ondes et que le musicien n'a pas besoin de toucher l'instrument – qui est composé d'un boîtier électronique équipé de deux antennes. En effet, il suffit d'approcher ou d'éloigner ses mains pour contrôler le volume ainsi que la fréquence et la note. David Cranmer, passionné de thérémine et de taxidermie, a donc conjugué ses deux passions, en créant en 2012 un instrument pour le moins absurde. •

Innovation musicale

Marquée par les progrès technologiques, l'industrie musicale enrichit de plus en plus sa gamme d'instruments en mettant sur le marché des produits innovants, comme le Dualo. Très rapidement, cet instrument est devenu un phénomène sur les réseaux sociaux, notamment auprès des YouTubeur-euse-s qui se pressent de l'essayer. Lancé en 2014 par une startup française, le du-touch de Dualo, au design futuriste, est à la fois un instrument de musique et un studio mobile et autonome, qui permet de créer une multitude de morceaux aux styles différents – avec pas moins de 112 instruments en un. Accordéon des temps modernes et simplificateur d'harmonie, la fabrication de cet instrument repose en outre sur les mathématiques. Une véritable innovation dont l'apprentissage intuitif permet d'être à portée de tout-te-s musicien-ne-s, professionnel-le-s comme débutant-e-s. •



Déprédation: un délit démocratique?

POLITIQUE • Les élections fédérales suisses d'octobre passé ont encore été le théâtre de déprédations d'affiches de campagne. Arrachages, tags, gribouillis et invectives étaient de mise. Face à la communication agressive des partis, certains montent au créneau dans un élan de démocratie aussi décomplexé qu'offensif.

L'achèvement de la campagne pour les élections fédérales a signé le retour des rues à leur conception d'espace «neutre». La mosaïque formée par les affiches électorales s'est doucement estompée. Pourtant, durant la campagne, ces affiches se sont révélées un outil crucial dans la stratégie de communication entre les candidat·e·s et l'électeur·trice. Si les messages semblent être exclusivement l'apanage des candidat·e·s, le droit de réponse que s'arrogent les citoyen·ne·s affirme bien la réciprocité de ce dialogue. Les partis pallient l'impossibilité d'ubiquité de leur candidat·e·s par une omniprésence de l'affiche de campagne dans l'espace public. Le·la citoyen·ne, même désintéressé·e, ne peut faire l'impasse sur l'élection à venir. Affiches papier, mais aussi projections numériques dans les espaces publicitaires, ou même un tram couvert de l'effigie d'une candidate à Genève: impossible d'y échapper!

Une campagne agressive

Par l'omniprésence des affiches, les candidat·e·s deviennent des interlocuteur·trice·s permanent·e·s représenté·e·s par leur alter ego sur carton. Le bulletin de vote est ainsi incarné, un visage étant associé au nom inscrit. Pour convaincre, les candidat·e·s souriant·e·s et apaisé·e·s doivent renvoyer une image

sympathique et fiable. À chercher une proximité avec l'électeur·trice, il·elle·s entrent dans son quotidien, s'exposant ainsi à son jugement. Pour se démarquer, il faut attirer le regard du passant. Ainsi, on recourt à des messages compréhensibles de tou·te·s, à des références communes. Pas de place à la nuance, on privilégie la simplicité, au risque de frôler le manichéisme. Le texte se substitue à l'image, tout un programme devant tenir en un seul slogan. On n'hésite pas à choquer, recourant à des thématiques clivantes plus que consensuelles. Ainsi, selon Gianni Haver, professeur associé en sciences sociales à l'Université de Lausanne, «une image "fonctionne" en activant l'expérience acquise par l'appréhension d'autres images. Si les moutons noirs associés aux étranger·ère·s des affiches UDC créent la polémique, c'est qu'il s'agit de figures connues et déjà porteuses d'une connotation». Ces messages, associés à l'omniprésence imposée des affiches, induisent une agressivité sous-jacente envers les récepteur·trice·s. En réaction, certain·e·s tentent de répondre à l'agressivité par l'agressivité. Les affiches en deviennent le catalyseur en étant dégradées.

Signe d'une démocratie viable?

Dans un système prônant la liberté de parole, les citoyen·ne·s

conscientisent parfaitement leur droit de réponse dont il·elle·s n'hésitent pas à faire usage. En taguant ou déchirant une affiche, ces dernier·ère·s en font une tribune populaire aussi visible que le message original auquel se substitue leur revendication.

L'affiche devient le vecteur de réponse des électeur·trice·s

L'affiche n'est plus seulement le pôle de communication des candidat·e·s, mais aussi le vecteur de réponse des électeur·trice·s. Elle devient la marque d'une certaine démocratie doublée d'un rassurant anonymat poussant à l'impunité. Si les signes anarchistes sont souvent apposés sur les affiches, ainsi que des invectives comme «fascistes», «bourgeois» ou encore «nazis», on pourrait penser que la dégradation est le fait de militant·e·s d'extrême gauche. Il semble en effet que les Verts, et dans une moindre mesure le POP et Ensemble à gauche, soient moins touchés que les autres partis. Il faut toutefois rappeler que ces partis ne sont pas totalement exemptés d'attaques et que bien souvent, les déprédations n'ont pas de caractère politique manifeste, les

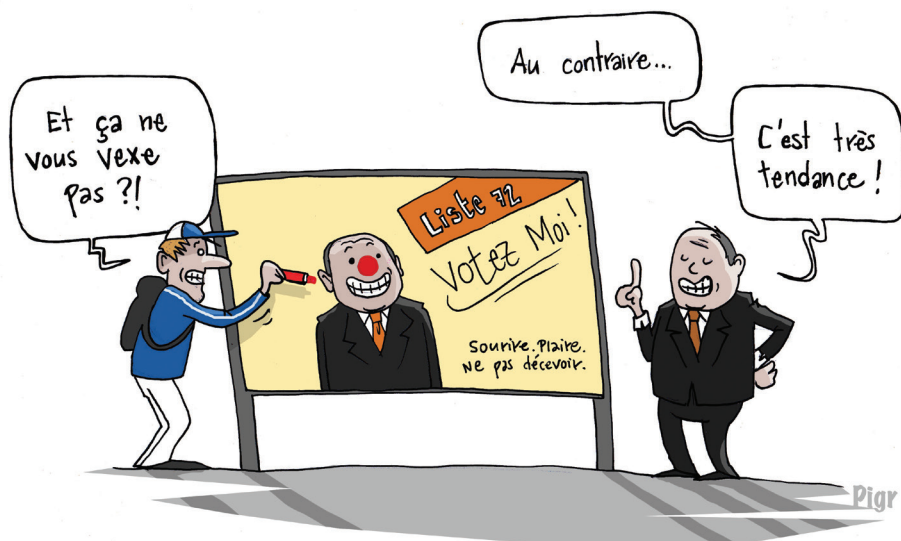
avoir d'autres raisons, comme la culture militante différente entre droite et gauche, du moins en Suisse».

Une tolérance tacite?

Si les messages sont rarement apaisés, la liberté d'expression tolère-t-elle l'injure et les dérives? Rares sont les plaintes à être déposées — le PDC du Valais romand semble faire figure d'exception. Si l'identification des déprédateur·trice·s est difficile, elle n'explique pas tout. En un sens, il s'agit d'une tolérance tacite de la part de la classe politique qui en profite pour développer un discours de victimisation face à un prétendu musellement. Selon Gianni Haver, «la conception d'une affiche "choquante" est souvent motivée par l'espoir de provoquer une réaction, ce qui augmente l'attention autour de l'affiche — la presse en parle — et victimise les émetteur·trice·s vis-à-vis de celles qui directement ou indirectement les soutiennent. Cela explique probablement l'absence de poursuites».

La déprédation fait partie intégrante de la stratégie de campagne

La déprédation fait partie intégrante de la stratégie de campagne. En 2011, Oskar Freysinger exposait des affiches sur lesquelles de faux tags étaient imprimés. Si l'affiche a bien la capacité de provoquer indéniablement des réactions, elle n'a pas celle d'engendrer systématiquement l'adhésion. Les Verts avaient pour la campagne de 2019 moins de budget que les partis de gouvernement, mais ont pourtant réalisé un score historique. Le nombre d'affiches déployées est donc moins révélateur de l'opinion publique que l'ampleur des déprédations qui les touchent. •



tagueur·euse·s se contentant d'affubler l'effigie d'une pilosité faciale abondante. Par ailleurs, les yeux sont souvent gribouillés de noir dans le but de dépersonnaliser le portrait. L'agressivité répond à l'agressivité de la campagne par les mêmes moyens: slogans chocs et signes identifiants. Ainsi, les affiches des partis de droite seraient plus touchées, ce qui s'expliquerait par une volonté de heurter plus présente, bien que pour Gianni Haver, «il doit y

On en amarre

CROISIÈRES • Sillonner les mers à bord d'un splendide paquebot est un mode de voyage qui a le vent en poupe. Pourtant, ces navires aux grandeurs surréalistes cumulent les impacts environnementaux et sociaux désastreux.

Si savourer un cocktail sur la terrasse d'un navire aux Bahamas a tout l'air d'un rêve, les conséquences de telles vacances restent à considérer. Selon une étude de l'ONG Transport & Environnement, les géants des mers détenus par Carnival Corporation, comprenant entre autres Costa Croisières et Princess Cruises, ont émis 10 fois plus de dioxyde de soufre en 2017 que le parc automobile européen, soit

l'équivalent de 260 millions de voitures. Ces particules émises ne sont pas seulement dommageables pour l'environnement, mais sont aussi dangereuses pour la santé des croisiéristes, du personnel et des populations côtières. Ces taux d'émission effrayants de certains des carburants les plus néfastes existants ne constituent pourtant que le sommet de l'iceberg. Il faut aussi compter que de nombreux éléments sont rejetés en mer. Ainsi, un navire accueillant 3'000 personnes à son bord pour une semaine rejettera notamment dans les mers 800'000 litres d'eaux noires provenant des toilettes, 4 millions de litres d'eaux grises provenant des douches, éviers et laveries, ainsi que jusqu'à 90'000 litres d'eaux de cale contenant des hydrocarbures, lubrifiants et dégraissants. Concernant les

déchets solides, ils sont en principe stockés à bord ou incinérés. Il faut cependant mentionner les comportements déloyaux de certaines compagnies jetant leurs sacs poubelles directement par-dessus bord.

La masse

Bien que les voyages sur de somptueux paquebots aient été historiquement réservés aux élites fortunées, ce moyen s'est démocratisé ces dernières décennies en amenant son lot de contraintes. Ainsi, à l'arrivée de ces villes flottantes, les cités et petites îles portuaires se retrouvent surpeuplées par des milliers de touristes débarqués pour une journée aux mêmes plages horaires. Ces destinations se transforment alors en espaces d'accueil

pour croisiéristes, se consacrant aux standards du tourisme et perdant progressivement leur identité.

Les croisières se sont démocratisées

Au revoir typicité des lieux, populations locales et avenues pittoresques, au profit d'une uniformité pour les masses. Si le prix d'un billet de croisières est devenu progressivement accessible, ce sont aujourd'hui les populations côtières et les biosphères marines qui en paient le plein prix. •

Marine Collet



Overdose sur ordonnance

PHARMACEUTIQUE • L'overdose par fentanyl, opiacé cent fois plus puissant que la morphine, est devenue la première cause de mortalité chez la population étasunienne de moins de cinquante ans. Qui se trouve derrière ce désastre et comment expliquer cette «crise des opioïdes»?

Déjà dans l'Antiquité, l'opium était utilisé comme un puissant analgésique en médecine. Certains écrits d'Hippocrate (460 – 377 av. J.-C.) décrivent les vertus du produit, mais également ses effets addictifs et mortifères. Sa mise en garde quant à un usage parcimonieux et circonspect est restée dans les mémoires des médecins qui lui ont succédé pendant des siècles. Mais de nos jours, il y a ce qui a été dénommé comme la crise des opioïdes aux USA, soit la surconsommation, depuis 2000, des drogues ou des médicaments dérivés totalement ou partiellement de l'opium. Pour comprendre l'origine de cette crise, il convient de se pencher sur l'histoire de l'OxyCotin, puissant analgésique commercialisé dès 1995 par le laboratoire *Purdue Pharma*, fondé par trois frères et médecins – et intéressés par le marketing – Arthur, Mortimer et Raymond

Sackler. Au début des années 1990, la famille Sackler décida de produire un médicament à forte dose d'Oxycodone – opioïde créé en 1916 – en comparaison à ce qui existait déjà sur le marché. *Purdue Pharma* connaissait les réticences des médecins quant à l'usage des opioïdes. Il utilisa alors tous les outils marketing à sa portée pour écouler le maximum de pilules.

Cocktail détonant

Ainsi, *Purdue Pharma* investit massivement dans la promotion de son médicament pour tout type de douleur, utilisant l'ignorance des médecins généralistes en les confortant dans l'idée que le médicament était moins puissant que la morphine. Les représentants du laboratoire avaient également pour ordre de rassurer les médecins qui se montraient sceptiques: il fallait leur assurer que le produit était sûr et «virtuellement

non-addictif». Le laboratoire paya en outre des médecins pour présenter les vertus et mérites du produit auprès d'autres confrères.

De plus en plus de patients étaient devenus accros

L'influence des pairs fit le reste. Les bénéfices prirent rapidement l'ascenseur, en même temps que le produit était massivement prescrit pour les douleurs les plus banales. Mais des voix s'élevèrent devant le constat que de plus en plus de patients étaient devenus accros. La réponse du laboratoire fut qu'il s'agissait d'erreurs de dosage par les patients ou bien qu'il s'agissait de fausses addictions. Or un tiers des usagers de cet antidouleur se sont tournés vers l'héroïne ou d'autres

drogues après l'arrêt de leur traitement. Aujourd'hui, 130 américains meurent chaque jour d'une surdose d'opioïdes, et 300'000 au total depuis le début de la crise. La crise frappe majoritairement des personnes issues des classes moyennes paupérisées. En 2007, *Purdue Pharma* a plaidé coupable durant un procès en responsabilité pour publicité mensongère, admettant avoir «exploité les idées reçues du corps médical». Dix ans plus tard, en octobre 2017, Donald Trump a déclaré l'urgence sanitaire. Or les mesures de lutte dépendent surtout des initiatives locales et de la volonté de chaque Etat. Et pendant ce temps, le laboratoire continue de vendre l'OxyCotin et d'en faire la promotion. •

Malory Fagone

La presse sous pression

LIBERTE • Chaque année, l'organisation Reporters Sans Frontières (RSF) élabore un classement de 180 pays selon la situation de la liberté de la presse. Petit tour d'horizon de l'état médiatique actuel du globe en quelques lieux clés.

Si la presse et les médias sont souvent désignés comme le «quatrième pouvoir» face à ceux dont l'Etat est le détenteur, force est de constater que la situation médiatique est loin d'être la même dans tous les pays. Allant des cas de censures jusqu'à l'arrestation et l'exécution de journalistes, Reporters Sans Frontières classe chaque année les différents pays du globe selon le degré de la liberté de la presse.

Sur le haut du podium

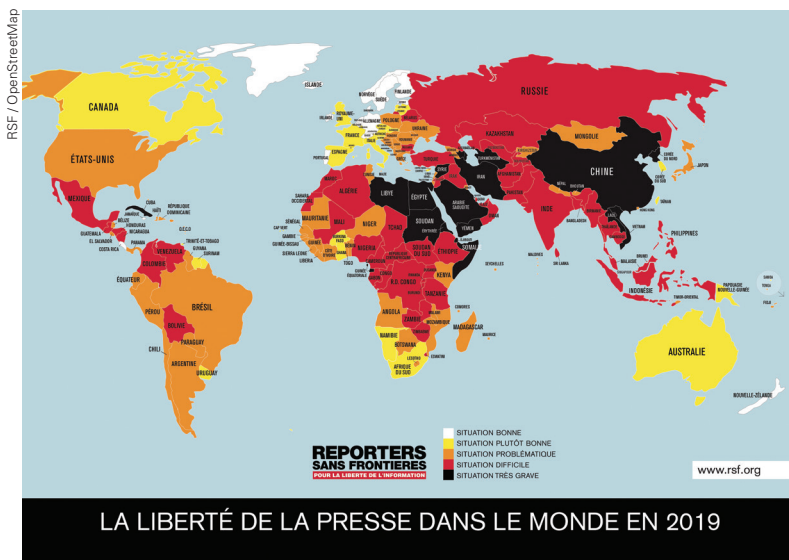
La Scandinavie a la réputation d'être la première de classe dans de nombreux domaines et la liberté de la presse n'échappe pas à la règle. Pour la troisième année consécutive, c'est la Norvège qui se retrouve en tête de liste, suivie par la Finlande et la Suède. Les médias ne subissent ni censure, ni pression politique. En 1997, le pays adopte une loi anti-concentration nommée le *Media Ownership Act*, qui interdit aux grands groupes de presse de posséder plus de 40 % des capitaux des différents médias. La diversité de la presse est une requête fondamentale pour les journalistes du pays, comme le montre le projet #Ettminutt lancé en 2017 par une association de médias afin de rappeler au grand public l'importance du pluralisme et de l'indépendance de la presse pour pouvoir offrir une information fiable.

Le risque britannique?

Classée comme «satisfaisante» par RSF, la liberté de la presse en Grande-Bretagne est respectée par le gouvernement et la presse elle-même. Il y a une liste de douze règles – instaurées par *The National Union of Journalists* – qui obligent les journalistes à respecter notamment l'anonymat et la promesse de véracité.

La presse se doit de surveiller ses arrières

Malgré cela, depuis le gouvernement de Theresa May, les médias se voient obligés de payer les frais légaux lorsqu'une allégation est faite contre



eux, même si elle s'avère fausse. Ainsi, la presse se voit menacée par n'importe qui ayant assez de moyens pour accuser les médias lorsque le contenu ne leur convient pas. Autre phénomène important: même si la loi assure la liberté de la presse, depuis 2015, le maintien de l'ordre public a le pouvoir d'investigation sur la télécommunication. La presse est alors écrasée par l'omniprésence du contrôle, et se doit de surveiller ses arrières.

Pression économique

Si à première vue la Suisse donne l'image d'un quasi-paradis pour la presse, celle-ci n'étant pas victime de censure par l'Etat, il convient de rappeler les pressions économiques qu'elle subit. En effet, le secteur de la presse papier est de plus en plus fragilisé par les médias numériques en essor constant. Cela s'est notamment illustré par la suppression de l'édition papier du quotidien romand *Le Matin* en été 2018. Probablement un des événements qui aura valu à la Suisse de perdre une place dans le classement réalisé par RSF, en passant sixième en 2019. Toutefois, comme le rappelle RSF, de nouveaux journaux de qualité voient le jour grâce au numérique, ce qui permet d'enrichir le paysage médiatique. Par ailleurs, en rejetant l'initiative populaire «No Billag» visant la suppression de la redevance audiovisuelle, la majorité du peuple suisse a prouvé

son attachement aux médias de service public.

Liberté emprisonnée

Comme la Corée du Nord, le Soudan ou encore l'Arabie Saoudite, l'Iran s'inscrit parmi les derniers au Classement mondial de la liberté de la presse réalisé par RSF, en se positionnant 170^e/180, une chute de six places par rapport à 2018. La situation s'est empirée avec la multiplication des arrestations de journalistes et de journalistes-citoyen-ne-s tentant notamment de couvrir les manifestations antigouvernementales qui secouent le pays. Cela est d'autant plus difficile que les médias sont fortement contrôlés par le régime islamique. La répression touche alors également les médias internationaux. Décrite comme l'une des plus grandes prisons du monde pour les journalistes, RSF constate que «860 journalistes et journalistes-citoyen-ne-s ont été arrêté-e-s, détenu-e-s ou exécuté-e-s par le pouvoir iranien entre 1979 et 2019».

Mathilde de Aragao,
Judith Marchal
et Yaelle Raccaud

Chronique polémique

Forfait épuisé

Le téléphone portable n'est pas sans conséquence sur l'environnement.

«Un téléphone unique en son genre», «Transforme les moments que tu as capturés en œuvres d'art»... Difficile de résister aux promesses mirobolantes des entreprises de téléphones portables. En effet, les différentes publicités sur la myriade de smartphones disponibles sur le marché nous entourent. Et pourtant, les multiples marques se gardent bien de souligner l'empreinte écologique de ces appareils intelligents. De sa fabrication à sa destruction en passant par son utilisation, un téléphone portable épuise autant de matières premières que l'extraction de 7,4 kg de cuivre, consomme autant d'énergie qu'un avion volant sur une distance de 57 km, et dégage autant d'effet de serre qu'une voiture moyenne qui parcourt 85 km, selon le journal *La Croix*. Un constat lourd à digérer – et omis par les multinationales –, d'autant plus que les émissions de gaz à effet de serre causées par l'utilisation de ces petits bijoux technologiques surpasseraient d'ici 2020 celles émises par l'emploi des ordinateurs. Dans ces bilans énergétiques sont également comprises les infrastructures nécessaires à leur utilisation. En effet, des réseaux de télécommunication et des centres de données sont mobilisés pour chaque appel téléphonique, message ou encore vidéo téléchargée, et fonctionnent grâce à l'électricité produite par des combustibles fossiles; une consommation insoupçonnée, en somme. A ce rythme-là, les émissions de gaz à effet de serre de nos appareils, et des technologies de l'information de la communication de manière générale, pourraient générer jusqu'à 14 % des émissions globales d'ici à 2040 selon le *Journal of Cleaner Production*, soit l'équivalent de l'empreinte écologique du secteur des transports à l'heure actuelle. De quoi réfléchir à deux fois avant de se ruier sur un smartphone dernier cri!

Pauline Pichard

Diabète en dessert

SANTÉ • Aujourd'hui, le sucre est omniprésent dans notre assiette et va même jusqu'à se cacher dans des recoins alimentaires insoupçonnés. A qui profite cette avalanche de poudre blanche qui serait même plus addictive que la cocaïne?

Depuis quelques années, plusieurs scientifiques soutiennent, expériences à l'appui, que le sucre est plus addictif que la cocaïne. Ainsi, l'une de ces études révèle que sur 100 rats, 94 préféreraient prendre de l'eau sucrée plutôt que de recevoir à nouveau une dose de cocaïne, alors qu'ils y étaient déjà accros. Du côté de l'être humain, on constate qu'en Europe, la consommation de sucre s'est développée à un rythme très rapide – pour ne pas dire effréné – durant le XX^e siècle. Ainsi, entre 1850 et 2014, la consommation de sucre serait passée de 3 kg par habitant et par an à 35 kg. Mais cette surconsommation pose-t-elle réellement un problème? Pour l'Organisation Mondiale de la Santé, la réponse est clairement positive. Selon elle,

un.e adulte moyen.ne ne devrait pas ingurgiter au-delà de 50 g de sucres libres par jour, et 25 g seraient déjà suffisants. Dépasser la limite, c'est s'exposer à des maladies menant, dans le pire des cas, à un décès prématuré.

Consommation infligée

Cependant, il existe plusieurs types de sucre et tous ne sont pas à mettre à l'index. Au banc des accusés, on retrouve notamment tous les sucres ajoutés finissant en «-ose», tels le glucose, le fructose ou encore le saccharose, ainsi que les sucres naturellement présents dans le miel, les sirops et les jus de fruit. Le problème de ces sucres tient au fait qu'ils sont très rapidement digérés par l'organisme et

passent directement dans le sang. L'effet est rapide et intense, au point que le-la consommateur-trice va chercher à le ressentir à nouveau, le poussant à consommer toujours plus. Ainsi, les industriels de l'alimentation ne lésinent pas sur la quantité de sucre afin de maximiser l'attrait pour leurs produits, et ce, même pour des produits normalement salés qui ne requièrent pas l'ajout de sucre, tels que les sandwichs. L'industrie alimentaire vise en outre les plus jeunes, et les pousse à la consommation très tôt, afin de former leur palais à rechercher le goût sucré, ceci même inconsciemment. Dès lors, on constate en Suisse que 85% du sucre est ingéré via les aliments transformés, dont la composition est décidée par le



fabricant. Aujourd'hui, en moyenne, les Suisse-ses-s ingèrent quotidiennement, et à leur insu, la dose de 120 grammes de sucre. Au niveau fédéral, il y a bien eu de timides élans au niveau législatif pour réguler le sucre dans l'alimentation. Peine perdue, les lobbys du sucre veillent. •

Malory Fagone

A la conquête du savoir

INÉGALITÉS • Alors que le marché évolue, avec une demande particulière à chaque époque, une nouvelle forme d'économie se met en place: l'économie de la connaissance. Celle-ci insiste sur le développement de métiers à hautes compétences. Mais quelles en sont les implications?

L'économie de la connaissance est un phénomène très discuté en sociologie, mais en quoi consiste-t-elle réellement? «L'économie fondée sur la connaissance correspond essentiellement, dans chaque pays, au secteur d'activités de production et de service fondées sur des activités intensives en connaissance», écrit Dominique Foray, professeur ordinaire à l'EPFL et directeur de la Chaire d'Economie et Management de l'innovation, dans *L'économie de la connaissance* publié en 2009.

Le rythme du progrès s'accélère inlassablement

L'origine de cette forme d'économie vient en partie de la nécessité des innovations, principalement technologiques, qui sont attendues. Ces progrès s'inscrivent pour la plus grande part dans les

secteurs scientifiques et technologiques. En effet, le rythme du progrès s'accélère inlassablement, et les résultats tentent de suivre. Or cette course a ses conséquences: en effet, l'économie de la connaissance ne laisse pas sans opinion. Autant d'arguments tentent d'en démontrer les bienfaits que d'autres du contraire.

Soif de connaissances

L'économie de la connaissance implique, comme son nom l'indique, qu'il faut un certain degré de savoir, pour pouvoir ensuite l'appliquer à un travail. Il y a ainsi une forte demande d'emploi à hautes qualifications qui s'instaure, et qui peut être considérée comme profondément positive, car elle promeut un haut taux d'études. Elle pousse ainsi les individus à poursuivre des études pour pouvoir assouvir la demande du marché, et augmenter le niveau de connaissance général. Ce phénomène peut être considéré de

façon cyclique: d'une part, le marché augmentera sa demande d'emplois hautement qualifiés, ce qui influencera le nombre de personnes décidant de poursuivre des hautes études. Et d'autre part, c'est parce qu'il y a une augmentation dans la formation supérieure que le marché peut se permettre d'exiger des plus hautes qualifications. L'un ne fonctionne pas sans l'autre. Mais ce cycle peut-il réellement continuer *ad aeternam*?

Favoritisme?

Malgré tout, cette quête de la connaissance n'est pas accessible à toutes et tous, et d'autant moins de la même manière. Certain.e.s la décrivent même comme disqualifiante; elle ne prend pas en compte le fait qu'énormément de personnes ne peuvent pas avoir accès à des hautes études. Et non seulement ces personnes sont désavantagées dans leurs études, et doivent les arrêter plus tôt, mais elles sont aussi peu

employables dans le contexte d'une telle économie. Les postes attrayants et avantageux sont réservés à celles et ceux ayant des plus hautes qualifications, ce qui implique que toute une partie de la population est laissée pour compte. De ce fait, les individus ne pouvant se permettre des hautes études doivent se contenter de moins, alors que les autres possédant un capital culturel et économique plus important peuvent grimper les échelons. Et malgré les quelques exceptions, les *success stories*, cette économie de la connaissance est avant tout reproductrice d'inégalités. Plus encore, elle ignore un fait pourtant essentiel dans notre société: l'inégalité des chances, qui s'immisce dans la vie des individus avant même qu'ils ne puissent l'entamer. Comment pousser alors au progrès, lorsqu'une partie de la population n'est, et ne sera jamais, concernée par un tel marché du travail? •

Yaelle Raccaud

La FAE soutient l'initiative «Davantage de logements abordables»

COMMUNIQUÉ • Lors de sa dernière assemblée des délégué·e·s, la Fédération des associations d'étudiant·e·s (FAE) a pris la décision de soutenir l'initiative «Davantage de logements abordables» et appelle les étudiant·e·s de l'Unil à voter OUI lors de la votation du 9 février 2020.

La crise du logement que vit actuellement le canton de Vaud et les difficultés pour trouver un lieu où vivre rendent l'accès à l'université très complexe pour les étudiant·e·s qui résident loin de celle-ci. Beaucoup d'étudiant·e·s doivent en effet quitter le domicile familial pour se rapprocher de leur lieu d'études. Leur loyer devient alors une charge difficile à assumer pour nombre d'entre eux·elles.

L'initiative «Davantage de logements abordables» promeut la construction d'habitations d'utilité publique à loyer modéré en favorisant l'accès aux terrains pour les coopératives, fondations ou collectivités publiques

et accordant une priorité d'achat sur les biens-fonds en vente aux cantons et aux communes. Elle permettrait ainsi de garantir plus de logements abordables et de protéger le marché locatif de la spéculation immobilière.

Garantir plus de logements abordables

Dans les centres-villes, les loyers usuels mensuels sont en moyenne 26% plus chers que ceux des coopératives d'habitation, des communes ou des fondations d'utilité publique, soit trois loyers payés en

trop par année. Ces loyers pèsent très lourd sur le budget d'un·e étudiant·e, créant également plus de dépendance à l'aide sociale. L'augmentation des loyers participe ainsi à la paupérisation et à la précarisation d'une partie de la communauté estudiantine, rendant les inégalités d'autant plus flagrantes.

Se loger dans de bonnes conditions est un besoin fondamental figurant dans la Constitution fédérale, dont la Confédération et les cantons sont également responsables. La FAE recommande donc de soutenir l'initiative pour plus de logements abordables.

Le 9 février 2020, exigeons plus de logements abordables: votons OUI. •

Lausanne, le 20 novembre 2019

Donner son sang, c'est super cool

CADEAU • C'est Noël! Pourquoi ne pas offrir ton sang? De notre côté, on te prépare de quoi reprendre des forces avec de délicieux sandwiches dont seule la FAE a le secret. Rendez-vous du 10 au 12 décembre!



LE PÈRE NOËL N'EST PAS UNE ORDURE, IL DONNE SON SANG*!

LE 10 DÉCEMBRE À L'AMPHIPÔLE
LES 11-12 DÉCEMBRE À L'ANTHROPOLE
DE 10H À 17H30

COLLATION OFFERTE
APRÈS LE DON!

*Si tu ne donnes pas ton sang, tu n'es pas vraiment une ordure.

Matthieu Gisler

FAE

Premier prix: *La demi-tranche de cake* Angélique Eggenschwiler



Carmen Lofat

«Il y a cet homme rue Saint-Honoré. Sexagénaire sans doute, peut-être plus. Certainement moins; moins les rides du tabac et les stigmates de la rue. Elle est comme ça la rue, elle vous creuse les joues, elle vous troue la chair et les chaussettes. Voilà longtemps que le vieil homme ne porte plus de chaussettes. Il n'a que la peau, et ses pensées en dessous, et par-dessus cet étrange pullover aux motifs à demi-effacés par le temps; celui qui passe comme celui qui mouille. Le même qui use, glace et tue.

C'est un homme sans-âge et sans-abris, encombré de poussière et de souvenirs confus. Mais si léger. Oui léger: du ventre au bagage il voyage à vide.

Il fume des mégots et se grise les soirs d'hiver. C'est un vieil homme qui sent la vieille bière. Et l'oubli. L'oubli du ciel comme celui des hommes; cette indifférence sourde qui les rend aveugles. Ou avares.

Ce matin, Hélène longe la rue Saint-Honoré. Hélène c'est cent vingt-deux kilos de tourmente et deux cents grammes de gâteau à la pistache. C'est ce qu'elle se dit ce matin en pesant son désespoir sur une balance digitale. Hélène aime la pistache, les séries brésiliennes et la voix de Nicolas Bedos. Elle a le cheveu gras et déjà une ridule au coin de l'œil gauche. Oui, déjà. Déjà qu'elle ne s'aimait pas beaucoup avant, avant de se deviner vieillissante dans le regard des hommes qui déjà la regardaient trop peu.

Déjà quand elle avait quinze ans et autant de kilos en trop, sur la conscience et sous la peau, juste là, entre le cœur et les ovaires. Hélène a toujours eu le sein fané et le réveil douloureux, le vide au saut du lit, au fond du ventre, au creux de l'âme.

Hélène a le cœur brisé depuis toujours. Et comme tout ce qui se fissure, on voit à travers, on la regarde de travers. Ses failles laissent passer la lumière mais absorbent des rires anonymes qui font écho dans cette masse pleine de vide. Alors les rires résonnent, ils creusent le front des fêlés et le fond de leurs fêlures.

Hélène est obèse. Et négligée. Donc négligeable. Jusqu'à ce matin.

Parce que ce matin, Hélène longe la rue Saint-Honoré. Rue Saint-Honoré, il y a un carrefour. A gauche du carrefour, il y a cet homme sans âge et sans abris. A gauche de l'homme sans âge, ni visage ni abris, il y a une boulangerie. Au fond de la boulangerie, entre le pain de seigle et la caisse enregistreuse, il y a Monsieur Gaston.

Monsieur Gaston vend du pain. Du mauvais pain. Mais Monsieur Gaston est de bonne humeur. Toujours. Son sourire poudré de farine de blé rend le flanc plus digeste et les matins moins lourds. Aussi les vieilles dames font la queue sur le trottoir de la rue Saint-Honoré pour repartir avec une miche rassie, autrement rassasiées par les bons mots du mauvais boulanger.

Ce matin, le cœur brisé d'Hélène est lourd. Comme tous les matins, comme tous les jours. C'est qu'elle s'est réveillée grasse comme tous les matins depuis toujours. Et pourtant affamée. Hélène a besoin de douceur, de tendresse, d'un quelque chose qui fond sur la langue et parsème le monde d'éclats de pistache. Elle s'arrête chez Monsieur Gaston.

Elle aperçoit le vieil homme à la rue, elle dépasse les vieilles dames à l'arrêt. A peine remarque-t-elle Aline entre le Shih tzu de Madame Albert et le chignon de la concierge.

Aline promène deux briques de lait au fond d'un sac en papier. Elle sent la noix de coco comme toujours, et le désespoir comme souvent. Son mari sera rentré pour dîner, il a promis.

Hélène entre sans voir Monsieur Gaston, caché au loin derrière les tartellettes au citron et les feuilletés à la framboise.

Hélène commande un feuilleté. Un sablé. Une tranche de galette. Une autre de fondant. Elle hésite, abandonne le sablé au profit d'une tartellette à l'orange, lui préfère finalement la ganache, revient au citron, oublie sa commande, ses principes et son régime, ajoute une part de flanc, se dit qu'elle ne dînera pas, ou peut-être seulement d'une tranche de cake, quoique

plutôt une viennoiserie, c'est plus digeste avant le coucher. Un croissant c'est triste au dîner, «mettez-moi encore le flanc pâtissier, oui, oui, emballez, c'est pour emporter, pour partager, pour m'oublier cinq minutes, oublier que je suis pleine de failles et de tartellettes aux fraises, remplir mes failles de tartellettes aux fraises...».

Hélène repart les bras chargés d'excès. Ce soir elle en aura plein les artères. Et la conscience.» •

Angélique Eggenschwiler

L'AUTEURE EN QUELQUES QUESTIONS

Angélique Eggenschwiler termine actuellement un master en Sience des religions.

Quel a été le point de départ de votre texte?

Ce personnage, le vieil homme, croisé dans un parc à la Nouvelle Orléans. Je l'ai ramené dans mes valises, calé entre une paire de chaussettes et quelques impressions américaines. Je l'ai déposé sur ce trottoir fictif, rue Saint-Honoré et j'ai eu envie de raconter son histoire. Il n'a pas survécu au voyage.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

J'ai déjà participé à quelques concours et je chronique régulièrement pour le quotidien *La Liberté*. J'ai également publié deux livres aux éditions de l'Hèbe. On me sollicite parfois pour différents projets (théâtre, magazine, sites Internet) et je me retrouve alors aux confins de la Gruyère à chercher désespérément quelque chose à raconter sur le Musée du Vieux-Pays d'En Haut.

Qu'avez-vous cherché à transmettre à travers votre texte?

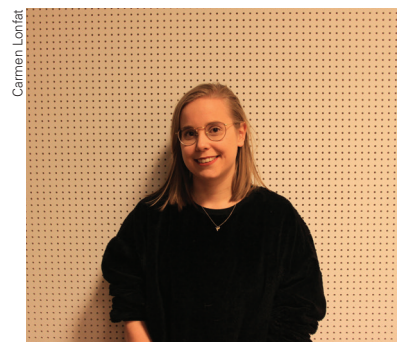
Du bruit. Celui de la rue, du quotidien, de l'indifférence... Le plaisir de défigurer les mots, quelques émotions et une envie furieuse de tartellette aux fraises.

L'AVIS DU JURY

Il y a un démon du détail à l'œuvre dans *La demi-tranche de cake*. Le démon rapporte les détails, il ne rapporte même qu'eux – à l'image du personnage d'Hélène, «122 kgs et 200 grammes», les 200 grammes de trop qui disent l'hyperconscience d'un esprit vif enfermé dans un corps obèse. Qui disent combien la connaissance exacte du poids des choses ne pèse pas lourd dans la conscience collective. Qui dit surtout combien l'hyperconscience d'Hélène l'isole de la collectivité, la transforme en un détail négligeable de la communauté. Le démon rapporte les détails d'une main manucurée, y lit jusqu'aux «mardis chez l'esthéticienne», jusqu'aux «gommages à l'huile d'argan». Il lit, sans les lier, les détails de solitudes humaines organisées entre elles comme des rouages, mais dont la mécanique ne permet pourtant pas qu'elles se rencontrent. Ce démon du détail rapporte avec une sophistication impitoyable les existences invisibles, une «petite Pénélope en costume de grande dame», un vieil homme dont le pullover présente des motifs «à demi effacés par le temps». Il rapporte aussi les drames que personne ne voit, dans la lignée d'un Péric ou d'un Echenoz. Il ne les provoque pas: comme tout démon, il se contente de ne pas les empêcher, pour mieux s'en amuser. Le démon a tous les droits – c'est aussi lui l'inspirateur de la littérature. Dans cette nouvelle élégante et cruelle, il tient le rôle de ce qu'en d'autres lieux et d'autre temps on aurait appelé la *muse*. •

Gaspard Turin

Deuxième prix: *Promesse d'éternité* Laurane Quartenoud



«La vieille observe la plage et la mer. Au loin, se dresse le phare du bout du monde. Elle l'a vu pousser, un peu comme un champignon venant déformer l'horizon. Un joli champignon, rouge à point blanc qu'on a envie de cueillir, mais qu'on ne peut pas. Un phare vénérable. Il n'est pourtant ni rouge, ni blanc, contrairement aux croyances populaires. Un simple monument en bois qui regarde la mer, comme s'il

L'AUTEURE EN QUELQUES QUESTIONS

Laurane Quartenoud vient de terminer un master en philosophie et français moderne.

Quel a été le point de départ de votre texte?

Le semestre passé, j'ai participé à l'atelier d'écriture créative donné par Jérôme Meizoz. Durant le semestre nous avons dû écrire une nouvelle. C'est en me basant sur un autre texte que j'avais écrit pour cet atelier que j'ai ensuite pu proposer *Promesse d'éternité*. Je ne pensais pas qu'il sortirait du cadre de cet atelier, jusqu'à ce qu'un autre étudiant me conseille de le proposer au Prix de la Sorse.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

Pas du tout! J'écris depuis que je suis enfant. Pendant mon adolescence en particulier, j'ai beaucoup écrit, notamment avec d'autres personnes. Écrire à plusieurs m'a toujours paru beaucoup plus stimulant. Ça me permet d'explorer d'autres univers que je n'aurais pas pu amener de moi-même. Ainsi, même si j'écris également toute seule, je préfère construire à plusieurs.

Qu'avez-vous cherché à transmettre à travers votre texte?

Je pense que par l'écriture en général, je cherche à partager mon amour de la langue française. J'aime la puissance des mots et leur capacité à véhiculer des idées, des histoires ou des émotions. Dans *Promesse d'éternité*, j'ai eu envie de montrer des images et de transporter les lecteurs et lectrices au bord de la mer, sur les plages de la Rochelle...

L'AVIS DU JURY

Une vieille femme qui traîne son cabas comme on traîne son ennui. Une vieille femme qui retourne constamment au même endroit: le bord de mer de la Rochelle, pour y regarder les vacanciers sur le sable. L'auteurice de *Promesse d'éternité* donne le ton dès le départ: son récit sera celui d'une attente face à des souvenirs. Des souvenirs qui (on l'apprend au fil d'un récit à la lecture fluide) fleurent bon l'inavoué et l'interdit, des souvenirs malheureusement trop forts pour durer.

Avec des mots qui sonnent juste, l'auteurice raconte l'histoire de deux fillettes, amies d'enfance et de vacances, devenues adolescentes et amantes. L'histoire de cette vieille Rochelaise (aux cheveux blonds devenus argentés) est une sorte de mise en abyme. La narratrice, hors de l'histoire, cède souvent la place à l'héroïne elle-même, malgré le maintien d'un récit au style indirect. Dans ce perpétuel aller-retour entre le présent mélancolique et le passé au goût défendu, l'auteurice maîtrise un style qui sonne juste. La chute, peut-être un peu logique (mais qui pourrait l'en blâmer?), n'enlève rien au plaisir de la lecture et à la capacité donnée au lecteur de s'identifier à cette vieille femme. •

Mathieu Signorelli

désirait pouvoir s'y jeter afin de rejoindre la Patagonie. Là-bas réside son jumeau, qui, lui, est en couleurs. Un océan entre ces deux crève-mer, un mur qu'aucune bouteille ne parviendrait à traverser.

C'est toujours comme ça, avec les phares. Ils se dressent seuls sur les flots pour pulser leur lumière dorée et hurler aux marins de ne pas s'approcher.

Son regard dévie, happé par une mouette qui vagabonde en direction de la vieille femme. Le fier oiseau erre jusqu'à la terrasse et se pose en équilibre sur une chaise. Ni trop près, ni trop loin. De son œil rieur, l'oiseau défie la femme, sans qu'aucun cri ne perce son bec. Les deux êtres restent un instant à s'observer, avant que le volatile ne déploie ses ailes et reparte vers la mer. Sa silhouette élancée dans le ciel vrille un instant comme la figure hantée de l'albatros baudelairien. L'image ne dure qu'un fragment de minute, puis s'étirole alors que la mouette crie.

L'oiseau glisse jusqu'à la plage et survole deux enfants. La femme oublie alors la moqueuse pour se concentrer sur les châteaux de sable qui se dressent contre la mer. Les seaux, les pelles et les râtaux ont le goût du sel.

Le sable supporte les enfants et les enfants supportent le sable. Quel âge ont-elles? Hautes comme trois pommes, elles ne sont pas encore assez grandes pour être scolarisées et peuvent construire leur château à l'heure où la plupart additionne, rédige, colorie. Les deux fillettes n'ont en face d'elles que la mer et, dans leur dos, bien moins puissants, leurs parents en train de bronzer.

La plus petite des deux, blonde, potelée, maladroite, jette un coup d'œil à sa mère, plongée dans un livre à la couverture sombre et qui semble avoir oublié la présence de sa fille. L'enfant pourrait partir défier la mer, se fondre dans son sang, se noyer. Un lien pourtant la ramène inévitablement à la mère. Déjà, elle veille sur cette jeune veuve. L'autre gamine

paraît bien plus grande, ses courts cheveux bruns bouclés tachetés par le sable jouant avec le vent. Ses mains forment avec adresse des pâtes sous l'œil vigilant de deux parents qui bronzent, parlent, vivent comme des touristes.

Les deux petites ne se connaissent pas, et pourtant, sans la moindre hésitation, la brune s'approche de la blonde, lui offrant une pelle et son adresse. L'autre accepte et les prémices de leur amitié naissent ainsi, sur une plage grise, aussi facilement que la brisure d'une vague contre un rocher.

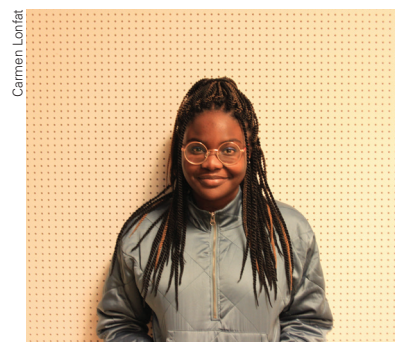
Sous l'œil absent d'une mère, sous l'attention constante de deux jeunes parents, les deux enfants se trouvent et ne se lâchent plus. Pas besoin de mots entre elles, de prénom, d'appellation. Elles se laissent aller sur la douceur du fond marin qui vient jouer contre leurs cheveux. Le sable se colle sous leurs ongles, sur les volants de leurs maillots de bain, contre leurs rires qui s'envolent.

Puis, la musique du marchand de glace s'insère entre elles, ou plutôt autour d'elles. A peine quelques mots jetés aux parents, une autorisation sous la forme de pièces et les voilà parties en courant vers l'homme, heureux de trouver des clientes, aussi petites soient-elles, en ce début d'été. Glace fraise pour l'une, pistache pour l'autre. Rose et vert qui gouttent sous la chaleur du soleil, qui viennent tâcher la peau et glisser le long des poignets. Rose et vert qui tranchent et pourtant se confondent sous la lumière étincelante de juin.

Au loin, une vieille femme sourit, seule devant son café.» •

Laurane Quartenoud

Troisième prix ex æquo: *Henri Ackermann* Tracy Makusu



«Je suis donc montée chez lui en voiture, c'était un vendredi si je m'en souviens bien. Il habitait à Chexbres, dans une grande maison qu'il a construite sur un vaste terrain, avec de grands arbres. Cette maison m'a émerveillée dès le moment où je l'ai vue. Henri m'a très bien accueillie, il m'a fait un peu visiter: d'abord le très grand hall où l'on ne manque pas de voir le plafond qui s'élève, puis à gauche, un salon avec un canapé gris neuf et une énorme bibliothèque, j'ai instantanément remarqué qu'il n'y avait pas de télévision. Cette même pièce donne sur la cuisine moderne avec plan de travail et la grande table à manger.

Et il y a des fenêtres presque partout, elles sont grandes! Ça donne beaucoup de lumières, c'était si joli! La vue donne sur le lac. A droite, il y avait la salle de bain – moderne évidemment – pour les invités, au carrelage bleu très clair.

Il y avait des sculptures, des photos de famille anciennes ou plus récentes, des tableaux colorés avec des formes bizarres, un peu partout: dans le salon, dans le hall, contre le mur le long des escaliers. Il m'a ensuite invitée à m'asseoir à table. Nos pieds faisaient grincer le parquet, j'aime beaucoup ce bruit parce que ça donne l'impression qu'on est dans une bonne vieille maison. Une maison qui a pris de l'âge, qui a de l'expérience, où on a couru, où on s'est amusé. Ça change, comparé à mon petit appartement, ou même celui de maman.

Lui est retourné dans la cuisine, de l'eau chaude bouillait dans une casserole. «Plutôt café ou thé?» m'a-t-il demandé. J'ai poliment répondu: «Du thé, s'il vous plaît.» J'étais encore très impressionnée, je me sentais toute petite. J'avais les mains moites. Henri a déposé une multitude de boîtes de thé sur la table, «pour avoir le choix» a-t-il dit. J'ai examiné toutes les boîtes, je les ouvrais, analysais leur saveur. Tout sentait bon, et je n'en connaissais pas beaucoup. J'ai pour habitude de n'acheter que du thé noir ou à la menthe bon marché chez Denner.

Il est revenu avec deux grosses tasses fumantes, puis, avec le sucre et la crème. «Je vous conseille le thé blanc, celui-ci est à tomber. C'est un ami qui me l'a rapporté d'Asie.» J'ai suivi son conseil et c'est vrai qu'il était à tomber. «Comment vous vous sentez maintenant?» Il me regardait droit dans les yeux, bienveillant, et tenait fermement sa tasse. «Il faut aller de l'avant.» Je me souviens que j'avais trop souri en disant ça et il l'avait bien vu. Il s'est contenté de me sourire en retour et d'acquiescer.

Je suis passée du coq à l'âne: «Quel âge avez-vous?» Il a ri et croisé les bras. Il m'a demandé de deviner. Malgré ses cheveux blancs, ses traits

étaient peu tirés, ses rides peu marquées. Je trouvais qu'il était bien conservé. «J'ai 66 ans, je suis un jeune retraité.» dit-il, fier. Je n'ai pas caché ma stupeur, je l'ai même flatté pour son allure vigoureuse. D'un coup, je me suis étonnée: «Vous êtes bien plus jeune que maman, comment l'avez-vous connue?» Il s'est levé de table, s'est dirigé dans le salon. Il est revenu avec une petite pile de photos. Il m'en a tendu une, où maman, bien plus jeune, était debout et souriait de toutes ses dents. Elle portait une robe blanche sans manche qui lui arrivait sur les genoux et portait des talons épais rouges d'une autre époque. Derrière elle se dressait un décor qui m'était

totalement inconnu. «Ces photos datent de 1980, à Athènes.» J'ai lentement fait défiler les photos et Henri les commentait à chaque fois, en délivrant quelques anecdotes et en citant des noms grecs imprononçables qu'il répétait à plusieurs reprises selon mes demandes. Maman ne m'avait jamais parlé de ce voyage. «Monastiraki, c'est si beau et vivant comme quartier. Si un jour vous avez l'occasion d'y aller, passez-y. Le marché aux puces est incroyable aujourd'hui.» Je voyais maman sous un jour que je ne connaissais pas: libre, éperdue, belle. Une femme que je venais tout juste de découvrir. » •

Tracy Makusu

L'AUTEURE EN QUELQUES QUESTIONS

Tracy Makusu poursuit actuellement un bachelor en sciences sociales et en psychologie à l'Unil.

Quel a été le point de départ de votre texte?

Je voulais dès le début créer un personnage avec un certain statut, une certaine sagesse d'esprit. Puis énormément d'événements relatifs à ma vie se sont immiscés dans ce texte: la culture congolaise dont mes parents sont originaires, mon voyage à Athènes l'été dernier, mon intérêt pour l'histoire de l'art, le décès soudain d'une cousine de ma mère, un vieil homme que je connais dont le prénom est Henri... J'ai ensuite imbriqué toutes ces choses pour aboutir à cette histoire.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

Il y a deux ans, j'ai écrit une nouvelle pour mon travail de maturité. Je ne savais pas encore comment cadrer une histoire, ça allait dans tous les sens. Le résultat n'a d'ailleurs pas été concluant selon ma professeure, j'ai été très déçue et découragée. Je me suis sérieusement remise à l'écriture cette année, notamment avec un recueil de nouvelles intitulé *EXIT*, dont *Henri Ackermann* fait partie.

Qu'avez-vous cherché à transmettre à travers votre texte?

A mes yeux, de nombreuses choses qui nous arrivent sont dues au hasard et nous nous construisons autour de cela. Ce que j'ai donc en premier lieu cherché à transmettre, c'est qu'on ne mène pas la vie qu'on attend, il y a une infinité de combinaisons possibles. Et guérir d'un deuil grâce à l'ancien amant de sa propre mère en fait partie.

L'AVIS DU JURY

S'il est une expérience centrale dans *Henri Ackermann*, c'est celle de la traversée du deuil; la protagoniste, dont on ne connaît ni l'âge ni le nom, a perdu sa mère. Mais le deuil n'est pas venu seul, puisque le hasard a aussi convié Henri Ackermann, un professeur retraité dont elle apprendra plus tard qu'il eut une amourette avec sa mère décédée. La résurgence de cette mémoire enfouie donne lieu à une métamorphose de la figure maternelle, qui renaît sous les traits d'une femme «libre, éperdue, belle». C'est que la fille ne l'avait jamais vue très heureuse. Mais cette rencontre posthume avec le portrait de la mère en femme épanouie, comme l'entière du récit, est travaillée par des ambiguïtés: si l'émotion prévaut dans un premier temps, se posent ensuite des questions douloureuses: pourquoi ne sut-elle jamais rien de ce flirt? La relation des tourtereaux grecs était-elle si platonique que le suggère le vieux bellâtre? Progressivement, l'attention du lecteur est attirée sur les zones troubles du récit qui, une fois mis au jour, suggèrent en creux des possibles narratifs. Il faut louer la justesse du texte qui thématise les négociations délicates d'une femme tiraillée entre deux univers culturels et deux moments de la vie. On dirait volontiers que ce récit est un lieu de passage, un entre-deux. C'est dans les blancs de cette histoire en flottement que le lecteur parvient à déceler des tensions romanesques qui reposent sur l'entêtement de quelques silences. Et ces trous où l'imagination s'engouffre disent aussi sûrement le passage du temps et le retour de la vie. •

Vivien Poltier

Troisième prix ex æquo: *Jaune, cyan et magenta* Thibault Nieuwe Weme



«Enfile-les, Philippe...»

La clameur du début a laissé sa place à une sorte de murmure solennel. Tous me regardent. C'est un culte, et je suis l'autel. D'accord. Je pense comprendre.

Je ramasse les lunettes à deux mains. Je les retourne, les porte à la hauteur de mon visage, les regarde de face. Yeux contre yeux.

Le bout de mes doigts tremble un peu. Trop heureuses d'être invitées, les lunettes leur emboîtent le pas dans ce bal de secousses ridicule.

Je ne dis rien. Le silence de l'assemblée m'enveloppe. J'ai l'impression qu'on attend à ce que je fasse une belle sortie, une déclaration de cérémonie. Ils sont pendus à mes lèvres, pendus à mes yeux malades.

Je ne veux pas réfléchir trop longtemps. Leur silence est insoutenable. Je les mets. Les yeux fermés. Je n'ose pas les ouvrir. J'ai peur de ce que je vais voir. Ou plutôt de réaliser l'étendue de tout ce que je n'ai jamais vu. J'ai peur de ce que je ne peux pas comprendre. Peur d'être déçu, peut-être. Les couleurs... Tant de fois je les ai imaginées, tant de fois je me suis cassé les dents sur ce problème insolvable. J'avais abandonné depuis longtemps.

Impossible.

Et là, sans crier gare, au milieu d'un après-midi parfaitement banal, plus de 45 ans après mes premières questions et mes premiers malaises, un bout de plastique veut me donner les réponses à ces milliers d'interrogations, soulager ces frustrations que je pensais condamnées.

Mes yeux sont toujours fermés.

Les couleurs... Leur absence m'avait égaré toute mon enfance, m'avait fait sentir différent, m'avait appris le sentiment d'injustice à l'adolescence, un peu avant les autres, m'avait même fait me tourner vers le Seigneur – quelle blague – puis finalement m'avait laissé indifférent par la force des choses. Comment survivre autrement. Adulte, j'ai vite appris à ne plus en avoir quelque chose à foutre. Mais là... Tout d'un coup, c'est de nouveau le gosse en détresse qui est assis sur ce canapé. Seul face à ses

lacunes impénétrables. Je retrouve les mêmes sensations, les mêmes angoisses, les mêmes questions. Les réponses sont à un battement de paupières...

J'ouvre les yeux.

Oh putain. Des couleurs. Voilà, on y est. Putain. Tout explose. C'est... Non je peux pas. Sortir. Vite.

J'enlève les lunettes. Ma tête se réfugie dans mes mains. «Oh Philou...»

Non. Il faut que je regarde. Elles sont là. Il faut que je comprenne. Je ne peux pas les fuir. Une larme coule sur la joue de Marlène. Je respire fort. Je remets les lunettes.

Mais... Des choses sont accrochées aux choses. Elles les transpercent et ressortent de l'autre côté, elles les emballent, les serrent fort, elles leur font mal. Elles... Je sais pas.

Les couleurs sont méchantes. Enfin, je

pense. Elles sont méchantes, elles s'accrochent aux choses. Tout le monde avait déjà essayé de mes les décrire, mais jamais personne ne m'avait dit que les couleurs avaient des doigts crochus. Putain mais c'est quoi cette merde? Elles s'accrochent aux choses! Aidez-les!

Les voix restent tues. Mais même dans leur silence, je les entends se casser. Et l'arbre du jardin? Je me lève. J'ai le tournis, je manque de m'encoubler. Je renverse quelque chose je crois, je fonce à la fenêtre.

L'arbre, il est coupé en plusieurs. C'est quoi ce bordel. Il explose sur le dessus. Les feuilles ont l'air de grenades, toutes dégoupillées en même temps. La déflagration me fait mal. Elles sont chargées de... je ne sais pas. Elles vont pas bien. Le tronc a l'air de peser deux fois son poids. Il est pas comme les feuilles. La

couleur... La couleur les écrase. Mon arbre. Je me retourne.

«Tonton tonton tonton! Regarde! C'est comment mon t-shirt?»

Je...

Et les gens. Et ma Marlène. Son visage... Son visage se dissocie du corps. Et ressort par les manches de son pull, là où les mains réapparaissent. Son corps est un tunnel.

«Qu'est-ce que t'en penses mon amour?»

J'ai peur. Je t'aime en noir et blanc. Je t'aime dans le repos.

Jaune, cyan et magenta. Trois mots que j'avais dû réciter par cœur à l'école, sans jamais comprendre. Les symboles primaires de mon ignorance. Jaune, cyan et magenta. Les voilà. Trois mots, trois enclumes qui me tombent sur la tête.» •

Thibault Nieuwe Weme

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Thibault Nieuwe Weme termine son bachelier en science politique à l'Unil.

Quel a été le point de départ de votre texte?

L'année passée, une paire de lunettes révolutionnaires pour achromates a été lancée sur le marché américain. Beaucoup de familles ont mis en ligne des vidéos où un papa/grand-papa/oncle voyait les couleurs pour la première fois. Des moments très forts. Mais tout en comprenant l'allégresse de ces gens, ça m'échappait un peu. J'ai voulu rentrer dans la tête de quelqu'un que ça faisait complètement flipper. C'est sur cette panique que j'ai voulu mettre le doigt.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

Comme ça fait quelques temps que je suis actif dans le journalisme, pas vraiment. Et ça m'est souvent arrivé de poser des sentiments personnels sur le papier. Mais là, d'avoir un «produit fini», une histoire romancée, aboutie et extérieure à moi-même, oui c'est la première fois. Et ça m'a beaucoup plu, donc j'espère que ce ne sera pas la dernière.

Qu'avez-vous cherché à transmettre à travers votre texte?

J'ai surtout essayé de me glisser dans la tête de quelqu'un qui, par définition, avait une autre perception du monde que la mienne. La mission est impossible en quelque sorte, je peux essayer de deviner mais je ne «saurai» jamais. Une sorte d'asymptote; on essaie de tendre au maximum vers la vérité tout en sachant qu'on ne l'atteindra jamais.

L'AVIS DU JURY

Le lecteur de *Jaune, cyan et magenta* s'apprête à passer un moment pénible: celui de l'anniversaire de Philippe, quinquagénaire acariâtre et morose que rien n'amuse moins que la perspective de passer cinq heures en compagnie de sa famille. Celle-ci en effet n'a plus rien à lui apprendre, ni rien à lui offrir d'autre que le plaisir retrouvé de la tranquillité une fois qu'ils auront tous déguerpi. Mais cet anniversaire prépare à Philippe une surprise: il se voit offrir un accessoire hideux, mais dont la laideur ne laisse pas présager de la fonction très particulière. Fonction qui aura comme conséquence de transformer notre quinquagénaire en un «gosse en détresse» et sa vie grisâtre en un véritable déluge de flammes. Les trois couleurs primaires qui donnent son titre à cette nouvelle réussissent une gageure: celle de transformer le noir et blanc de la page écrite en un chaos terrifiant de couleurs jusqu'alors inconnues au lecteur. Qui, rappelons-le, s'apprêtait à passer un moment pénible. Il était loin de se douter à quel point il avait, évidemment, tort. •

Gaspard Turin

Là-haut, dans la montagne

ÉCOLE • Pour les enfants nés dans les hautes montagnes népalaises, le chemin d'école n'est pas de tout repos et l'éducation est un luxe que les familles ne peuvent pas toutes offrir à leurs enfants.

Les préoccupations des étudiant-e-s Suisses sont bien souvent dérisoires: un petit retard de train ou un-e voisin-e de banquette écoutant un peu trop fort sa musique suffisent à en irriter plus d'un-e. Pendant ce temps, aux quatre coins du monde, des enfants parcourent de nombreux kilomètres dans des territoires hostiles tels que la savane, la jungle ou encore les sommets des hautes montagnes pour arriver à l'école. Certain-e-s d'entre eux-elles franchissent ces chemins hostiles une fois seulement et ne retourneront jamais chez eux, car la distance rend toute visite de leur famille impossible; d'autres parcourent tous les jours les épreuves qui constituent leur trajet.

Périlleux voyage quotidien

Au Népal, la topographie montagneuse rend la scolarisation des enfants vivant sur les sommets élevés problématique. Là-haut, beaucoup d'enfants commencent à travailler aux champs très jeunes pour aider leurs parents. Le taux d'analphabétisme de la population népalaise est proche de 40%, avoisinant la moitié de la population chez les femmes. Les enfants des montagnes, fréquentant tout de même l'école, entreprennent chaque jour une aventure périlleuse de laquelle ils ne sont pas certain-e-s de ressortir vivant-e-s. Un reportage d'Arte, *Chemins d'école, chemins de tous les dangers - Népal*

(2015), suit l'un d'entre eux le temps de son périple quotidien. Le moment clé du documentaire réside dans le franchissement du Trishuli. Cette rivière, large de soixante mètres et dont le courant violent rend la traversée à la nage impossible, ne peut être franchie par aucun autre moyen qu'une vieille nacelle rouillée suspendue à des câbles détendus sur lesquels les plus grands enfants marchent en tongs, défiant la gravité, pour amener les plus petits de l'autre côté. Ironiquement, ils appellent cela «danser sur la corde». Ce passage délicat n'est qu'une infime partie des dangers existants, qu'il-elle-s bravent sans rechigner. Un pont éviterait aux enfants de risquer leur vie tous les jours, pourtant, d'après l'une des enseignantes népalaises, il faudra attendre qu'il y ait des mort-e-s pour que les autorités daignent y songer.

Aller simple pour Katmandu

Les régions particulièrement hautes et isolées empêchent, quant à elles, toute scolarisation. Néanmoins, l'internat Snowland permet à certain-e-s de ces enfants d'accéder à une éducation. Apprendre a alors un coût: celui d'être séparé-e de sa famille. Les parents ne prennent évidemment pas cette décision douloureuse à la légère. Le reportage raconte leur dilemme: partagé-e-s entre garder leur enfant près d'eux pour les aider dans les tâches quotidiennes et s'en

séparer afin de lui donner une chance de trouver un métier et de vivre confortablement, il-elle-s choisissent de se mettre entre parenthèses, gardant l'espoir de revoir un jour leur enfant.

Les régions particulièrement hautes et isolées empêchent toute scolarisation

Ce reportage suit trois jeunes adultes de Snowland ayant l'opportunité de rendre visite à leur famille — qu'il-elle-s n'ont pas vue depuis plus de dix ans — avant de commencer leur vie en ville. Il-elle-s racontent le sentiment d'abandon qui a marqué leur enfance, et qui continue à les poursuivre. Tsering Deki, après avoir retrouvé sa mère et lui avoir posé les questions qui la taraudaient depuis tant d'années, raconte, reconnaissante, qu'elle ne lui en veut plus, comprenant enfin sa décision de l'envoyer à l'internat. En effet, là-haut, la vie est difficile, le travail est infernal et a pour unique but la survie des villageois-e-s. Jeewan, rêveur, ajoute: «Quand j'aurai fini mes études, je ferai venir ma maman dans ma belle maison et je la traiterai comme une reine.» Il-elle-s entament alors leur nouvelle vie en ville sereinement, les yeux brillants d'espoir et la tête pleine de souvenirs. Il-elle-s font partie des rares chanceux-euses à accéder à une éducation, mais cette dernière en vaut-elle vraiment la peine, si le prix à payer est un éloignement à vie de leur famille? •

Rebecca Signer

Le calme après le drame médical

Réactions au sacrifice des tables en 1^{re} année de médecine et résultats innovants pour le campus.

Le vendredi 4 octobre, l'auditoire de l'Amphimax ressemblait plus à un chantier qu'à un cours de médecine de première année. Débordée depuis la rentrée, la volée prenait des mesures drastiques pour pouvoir suivre ses cours. La Direction de l'Ecole de médecine a proposé la veille un aménagement temporaire de la salle, qui diminuait le nombre de tables au profit de places assises. Faute de support pour écrire, apparaissent alors des chaises et plateaux de la cafétéria. Même les Securitas sont passés à la représentation. Le soir même, la Direction décide de changer son approche face à ce problème logistique en proposant une nouveauté totale pour le campus de l'Unil. Grande première pour l'Université de Lausanne, il est désormais possible de suivre les enseignements en ligne, ainsi que dans une salle parallèle où le cours est projeté directement. Cette solution prendra effet jusqu'à la fin du semestre, lorsque les redoublant-e-s suivront les cours à domicile, comme à leur habitude, ce qui réduira les effectifs à 532 étudiant-e-s maximum selon les calculs de la Direction. Il y aura donc assez de places pour que le cours puisse se dérouler sans *live* dans l'amphithéâtre. Cependant, Giorgio Zanetti, vice-recteur chargé de l'enseignement et des affaires étudiantes à l'Université de Lausanne, explique que «décider une captation et diffusion des cours est un projet qui a beaucoup de valeurs, sous réserve qu'il soit accompagné pédagogiquement». Il souligne que les problèmes sont aussi d'ordre juridique, notamment avec la question de la propriété intellectuelle et du droit d'images, ainsi que d'ordre informatique. Comme la Direction n'a pas de contrôle sur les lois de l'Unil, la seule solution qu'elle pourrait prendre face à l'augmentation des effectifs en médecine serait de reproduire ce système durant toute l'année prochaine. La rediffusion du cours sera donc perfectionnée et pourrait potentiellement s'appliquer à d'autres facultés. •

Oscar Jordan



Viens boire un p'tit coup

PHÉNOMÈNE • Alors que la journée les étudiant-e-s s'enferment en salle de cours ou à la bibliothèque, le nez fourré dans leurs livres, le soir, il-elle-s se permettent une petite bière, ou deux, ou trois. Boire est monnaie courante sur le campus, et dans la vie quotidienne estudiantine.

La consommation d'alcool fait partie intégrante de notre culture. Que ce soit à travers sa production ou sa consommation, l'alcool se trouve partout, et touche tout le monde. Selon l'étude *Health Behaviour in School-Aged Children* (HBSC), qui s'intéresse particulièrement à la consommation chez les jeunes adolescent-e-s, «11% des garçons et 4% des filles âgés de 11 à 15 ans consommeraient de l'alcool de manière régulière». Et ce chiffre ne baisse pas avec l'âge: les étudiant-e-s sont des fervent-e-s consommateur-ice-s de cette ambrosie. Son omniprésence s'explique notamment par son aspect social, qui le rend attirant, et son aspect addictif, qui le rend dangereux. D'autant plus que les deux sont intimement liés.

Addiction sur plusieurs plans?

C'est bien connu, l'alcool crée des liens. Il suffit de se balader sur le campus n'importe quel jour de la semaine – et d'autant plus les jeudis – pour le constater. Des étudiant-e-s se pavanant, bière à la main, sur les marches de Zelig ou assis-es dans les hautes herbes devant l'Amphipôle dessinent un réel décor estudiantin. Et cet aspect-là de la vie sociale des étudiant-e-s n'est pas spécifique à notre génération: Wayne Mitic, professeur de psychologie à l'Université de Victoria, dans la *Revue Canadienne de Santé Publique*, affirme que «pour bien des étudiant-e-s, l'alcool fait partie intégrante de leur quête d'appartenance et de relations humaines». Rien

d'exceptionnel, ou qui nécessite un pointage de doigt. Sauf que l'alcool reste un psychotrope, avec des conséquences sur la santé, et sur le comportement des individus.

Ne pas boire devient un acte quasiment antisocial

Sa consommation excessive – liée à son aspect addictif – et trop régulière cause de nombreux ravages. Ce «courage liquide», comme certain-e-s aiment le désigner, est d'autant plus addictif car il est normalisé. Boire est devenu ordinaire. Conséquemment, une grande partie

de la vie sociale l'englobe, et ne pas boire devient un acte quasiment antisocial. A tel point que nombreuses sont les personnes qui boivent, non pas par plaisir, mais par sentiment d'obligation: il s'agit de faire comme les autres afin ne pas se sentir exclu-e. De manière générale, il est clair que l'alcool est omniprésent; il fait partie de la culture, autant à l'échelle traditionnelle que sociale. Il ne s'agit donc pas de le diaboliser, mais plutôt de questionner le rôle bien trop important qu'il occupe dans les relations sociales, qui le rend d'autant plus addictif. •

Yaelle Raccaud

Emballé c'est pesé

ÉCOLOGIE • La surconsommation de plastique est un fléau pointé du doigt par bon nombre de scientifiques ces dernières années. A sa modeste échelle, l'Unil offre son alternative, baptisée du nom de «reBOX».

Depuis quelques années, nombreux-ses sont les scientifiques, organisations ou personnalités à avoir encouragé une prise de conscience quant à la surconsommation de plastique. Toutefois, sa production ne cesse d'augmenter, avec une croissance de 3,2% par rapport à 2017. A l'échelle globale, ce ne sont pas moins de 9,1 milliards de tonnes qui ont déjà été produites à cette date, dont plus de la moitié a fini par polluer l'écosystème. Une augmentation de la production de 28,7 milliards de tonnes est estimée d'ici 2050, à tel point que les océans contiendraient alors davantage de plastique que de poissons.

Une consommation inégale

Sur la plus haute marche de ce funeste podium se hisse la Chine, où se concentre plus d'un tiers de la production mondiale, suivie des Etats-Unis et de l'Europe. A



l'inverse, seuls 7% de la consommation mondiale sont produits en Afrique et au Moyen Orient, pour 5% en Amérique latine. Les taux de recyclage ne sont pas plus réjouissants. Parmi les 47,8 millions de tonnes de plastiques produites en Europe en 2014, seules 25,8 millions de tonnes ont été recyclées. Ces chiffres prouvent que le recyclage n'est de loin pas la solution ultime à la surconsommation de plastique.

Et l'Unil, dans tout ça?

Face à ces tragiques constats, l'Unil a finalement décidé de prendre le

taureau par les cornes en mettant en circulation des contenants réutilisables, dénommés «reBOX». Même si la quantité de plats à emporter reste minime sur le campus, la Direction de l'Unil a tout de même pris la décision de réduire son empreinte carbone. L'utilisation de ces récipients une fois par semaine au lieu de vaisselle jetable éviterait, à nous seul-e-s, de consommer 1,5 kg de plastique par an! L'entreprise bernoise reCIRCLE garantit en outre qu'«il est possible de diminuer de 30% la production de déchets d'un campus», permettant ainsi d'économiser plus d'une centaine de récipients jetables. Le concept se veut on ne peut plus simple. En effet, ces contenants peuvent s'acquérir dans les principales cafétérias du campus pour la raisonnable somme de dix francs. Une fois le repas terminé, il est possible de récupérer ses dix francs de consigne dans une

cafétéria de l'Unil, de l'EPFL, ou d'un établissement partenaire.

Prendre le taureau par les cornes

L'autre alternative consiste à recevoir une reBOX propre en retour. Quant aux récipients abîmés, ils peuvent aussi être échangés et seront recyclés. Une alternative fort intéressante, même si le plus écologique serait évidemment d'utiliser les boîtes que tout le monde possède déjà chez soi, garantissant des économies certaines. •

Pauline Pichard

Voyage en terre helvète

ÉCHANGES • Chaque année, les étudiants et étudiantes du cours Tandem de l'Ecole de français langue étrangère, supervisé par la professeure Myriam Moraz, nous font part de leurs péripéties et impressions vis-à-vis de notre pays, parfois si différent du leur.

Salut!

SA l'aide! Lorsque tu rencontres quelqu'un, c'est la panique, que dois-tu faire? Avec toutes les nationalités, ici, à Lausanne, c'est si compliqué. Il y a trop d'options et ça dépend de la nationalité de ton-ta nouvel-le ami-e. On tend la main, on se fait une accolade, on se fait une, deux ou trois bises? Avant que tu n'aies le temps de t'en rendre compte, tu embrasses quelqu'un sur la bouche ou tu lui donnes un coup de tête. Quel moyen de faire connaissance...

(Sarika, Pays-Bas)

Passer l'aspirateur, oui! mais pas n'importe quand...

Je dois admettre que je ne suis pas la personne la plus préoccupée par le ménage! J'aime bien habiter dans un endroit propre, et c'est pour ça que j'essaie de ne pas trop salir et ainsi éviter de devoir nettoyer tous les jours. Comme je travaille pendant la semaine, je préfère être oisif le samedi, c'est donc une de mes habitudes de nettoyer le dimanche. Mais je ne pouvais pas y croire quand ma collègue m'a dit qu'ici il est interdit de passer l'aspirateur le dimanche à cause du bruit! Elle a même reçu des lettres de la gérance de son bâtiment car ses voisin-e-s avaient porté plainte à cause du bruit. Je ne suis pas sûr d'être capable de réussir à faire le ménage durant la semaine, mais au moins j'ai trouvé une nouvelle raison pour être oisif le dimanche aussi!

(Andrey, Costa Rica)

Une culture de champignons!

Il y a longtemps, j'ai été invitée par mon amie suisse pour passer une semaine chez elle à «Maiensäss», son chalet dans les montagnes. C'était dans le canton des Grisons en début du mois d'août. Elle m'a dit qu'après le 10 août, nous allions chercher des champignons. Je lui ai demandé pourquoi une telle

Myriam Moraz



précision, seulement après le 10? Il s'avère que chaque canton en Suisse a ses propres règles pour la cueillette des champignons. Et, si vous n'êtes pas certain-e-s quant aux champignons que vous avez récoltés, ils peuvent être apportés au bureau de contrôle et on ne peut pas cueillir plus de 2 kg. Depuis l'enfance en Russie, nous avons toujours aimé aller dans la forêt pour les champignons et les cueillir en nombre illimité, nous connaissons le nom de chaque champignon et savions ce qui pouvait être mangé et ce qui ne pouvait pas l'être.

(Olga, Russie)

Les jeunes Suisses-ses ont peur

Si tu marches dans les couloirs de l'Université ou si tu es assis-se dans le métro, évite le contact visuel. S'il est établi, détourne rapidement le regard. Si un sourire vient à toi, panique! Regarde ton natel, regarde le sol, regarde n'importe où, mais jamais dans les yeux de quelqu'un. Cela va à l'encontre de mon instinct naturel en tant qu'humain. Pourquoi tout le monde a l'air déprimé et gêné? Peut-être qu'un sourire améliorerait ta journée, qui sait? «Les gens ne s'entendent pas parce qu'ils se craignent les uns les

autres; ils se craignent parce qu'ils ne se connaissent pas; ils ne se connaissent pas parce qu'ils n'ont pas communiqué entre eux.» - Martin Luther King (traduit de l'anglais).

(Emma, Nouvelle-Zélande)

Les abris anti-atomiques, vraiment pas nécessaires!

Je veux parler des différences entre l'Iran et la Suisse. Il est bizarre pour moi, et pour tout le monde je pense, que les maisons suisses aient une cave qui peut protéger les habitant-e-s contre les bombes atomiques. Ce n'est absolument pas nécessaires dans un pays comme la Suisse qui n'a jamais participé à aucune guerre. En revanche, c'est évident qu'en Iran, il existe toujours une possibilité d'entrer en guerre et ces abris seraient nécessaires.

(Koorosh, Iran)

Se faire la bise...

Les jeunes hommes et les jeunes filles se font la bise quand ils-elles se saluent. J'ai été très surpris quand mon ami français m'a présenté à une fille suisse, à ce moment-là, elle m'a fait la bise. Je n'ai rien compris car en Russie, les jeunes hommes et les jeunes filles

peuvent s'embrasser pour se saluer, mais ça marche seulement s'il-elle-s se connaissent depuis longtemps. Ici, tu peux faire la bise même si tu viens de rencontrer quelqu'un. Finalement, j'ai compris toutes les règles pour «faire la bise».

(Mikhaïl, Russie)

Horaires des repas!

Quand je suis arrivée en Suisse pour la première fois après mes vacances d'été, j'étais habituée aux horaires des repas en Espagne, spécialement très tardifs. La première semaine de mon séjour ici, j'avais prévu un jour de dîner avec des ami-e-s suisses, mais l'heure n'avait pas encore été annoncée. Le midi, j'ai déjeuné à 15h30 et quand il-elle-s ont dit, plus tard, que nous allions dîner à 19h, j'ai été très surprise car c'était très tôt! Quand nous sommes arrivée-s au restaurant, tout le monde a commencé à commander des menus mais malheureusement je n'avais presque pas faim car je venais de manger. Par la suite, une fois que l'on se connaissait un peu plus, je suis restée la fille avec un appétit de moineau... alors qu'en réalité je mange beaucoup!

(Ana, Espagne)

Toutes et tous à vélo!

Je viens d'un pays où on fait tout à vélo. Quand je suis arrivée à Lausanne, je me suis promise de faire la même chose ici. Donc après avoir vécu ici deux mois, je suis super en forme; monter, descendre, monter, descendre tout le temps pour me déplacer à Lausanne. De temps en temps, il y a quelqu'un-e qui s'élance quand je commence à monter. Je pensais que c'était moi qui n'allait pas vite mais il s'avère qu'ici, il-elle-s utilisent toutes et tous un vélo électrique.

(Sarika, Pays-Bas) •

Tatoue moi le bi·tri·quadri·ceps Il court, il court...

ENCRE • La pratique du tatouage s'étant fortement démocratisée ces dernières années, les sportif·ive·s n'échappent pas au mouvement. Ces dernier·ère·s incarnent bien la dichotomie inhérente à cet art corporel tant en vogue.

Bon nombre de tatoueur·euse·s et tatoué·e·s se plaisent à affirmer que le tatouage ferait partie de l'essence humaine car ce besoin existerait depuis toujours. Le néolithique Ötzi en portait effectivement déjà 3'500 ans avant notre ère, mais ce sont les esclaves qui en ont été le plus marqués.

Une pratique longtemps réservée aux groupes marginaux

C'est même à Rome que la désignation *stigma* lui sera attribuée, en référence au stigmate, la marque de l'infamie. Ainsi, ce discours essentialiste est à nuancer car il participe à l'éloge – encore très récente – d'une pratique longtemps réservée aux groupes marginaux. Valérie Rolle, enseignante chercheuse suisse ayant effectué son doctorat sur le métier de tatoueur·euse à l'Université de Lausanne et actuellement Maître de conférences à l'Université de Nantes, corrobore cette hypothèse en affirmant que «la pratique va par exemple être renvoyée à des usages tribaux immémoriaux plutôt qu'à ses origines occidentales sulfureuses, du fait de son appropriation par les milieux marins, militaires, truands, prisonniers ou encore *bikers* dans la première moitié du XX^e siècle».

L'encre comme ancrage

L'encre permet à la personnalité de s'ancrer physiquement dans le corps. La marque permet de se démarquer en se racontant soi-même; le tatouage est la trace écrite d'une histoire unifiée sur soi, une autobiographie. La peau des sportif·ive·s (sup)porte logiquement les vestiges de leur souffrance. Gravée dans leur chair, elle est en quelque sorte expiée. Pourtant, Valérie Rolle affirme qu'«en matière de tatouages, les sportif·ive·s ne sont pas plus originaux·ales que la moyenne! La plupart du temps, le choix du contenu d'un motif répond



à un intérêt ou à une passion relatifs à une activité de loisir, parfois devenue un métier.» Les sportif·ive·s tatoué·e·s d'anneaux olympiques ou de leurs ambitions sont donc dans la norme. Mais il·elle·s jouent également sur une autre champ en puisant dans «l'iconographie propre à la pratique du tatouage. Les footballeur·euse·s peuvent arborer des idéogrammes, des portraits de leurs enfants, comme des motifs japonais ou tribaux.»

Quel tatouage pour qui?

Finalement, la pratique du tatouage chez les sportif·ive·s incarne bien la dichotomie inhérente à cet art corporel actuellement tant en vogue. Il a le vent en poupe car il «a hérité de cette aura rebelle en même temps qu'il est devenu parfaitement acceptable, car il est tout à fait conforme à la norme d'affirmation de soi qui s'est renforcée suite aux mouvements sociaux des années 1970», affirme Valérie Rolle. Les images encrees sur le corps découlent alors de l'ancrage social d'un sport car sa popularité et sa pratique populaire (au sein de classes plus ou moins aisées) sont les critères déterminant ses choix. Ainsi, un·e golfeur·euse se verra moins souvent paré·e d'un tatouage qu'un·e nageur·euse.

Mais Valérie Rolle montre qu'il faut aussi différencier les sportif·ive·s d'élite des autres.

Les tatouages découlent de l'ancrage social d'un sport

Pour ces professionnel·le·s, «comme les artistes, l'aura symbolique très forte qui ceint leur statut autorise des transgressions (comme un tatouage facial ou un ornement extensif) moins réprouvées, et même parfois attendues, d'un point de vue social». La gloire est souvent synonyme de vie volatile, ce qui rime avec la fin d'une vie tranquille. Nombreux·euses sportif·ive·s rassasient l'appétit vorace des journalistes, qui prennent un malin plaisir à émettre pléthore d'hypothèses sur l'histoire de leurs tatouages tant médiatisés, souvent même jusqu'à produire des contenus qui, selon la maître de conférence lausannoise, tendent vers «une logique de personnalisation qui glisse parfois vers une *peoplisation*». Les tatouages des sportif·ive·s feront donc certainement encore couler beaucoup d'encre. •

Carmen Lonfat

Le Kényan Eliud Kipchoge inscrit un record historique: un marathon couru en moins de 2 heures.

Deux heures? C'est un vol moyen-courrier, le trajet Lausanne-Zurich en train, la durée d'un film ou encore deux périodes de méthodes qualitatives. Moins de deux heures? C'est le temps qu'il a fallu au Kényan Eliud Kipchoge pour courir un marathon, le 12 octobre dernier à Vienne. Détenteur du record du monde de marathon décroché à Berlin en 2018, le coureur a battu son chrono en bouclant 42,195 km en 1h59'40", avec une vitesse moyenne de 21km/h. Un véritable exploit donc, en partie rendu possible grâce à des conditions particulières. Car ce ne sont pas moins de 41 «lièvres» qui se sont relayés autour du marathonien – par groupe de sept, tous les 5 km – afin de l'aider à tenir son rythme et le protéger du vent. L'avant, une voiture dotée d'un traceur laser matérialisait au sol l'allure idéal à adopter. Des conditions non-officielles qui ne permettent pas d'homologuer cet incroyable record. Mais en fait, plus qu'une simple épreuve, cette course s'inscrit dans le projet «1:59 Challenge», sponsorisé par le groupe de chimie Ineos, dont le PDG et milliardaire Jim Ratcliff a récemment fait du sport un objet d'investissement. Le coureur a alors bénéficié d'une logistique imparable et d'une préparation scrutée à la loupe avec un circuit plat asphalté sans aucune imperfection, testé à plusieurs reprises notamment grâce à des logiciels de simulation, un jour et un horaire choisi en fonction d'une météo favorable ainsi qu'un contrôle de la chute automnale des feuilles d'arbres. Si le record est controversé – notamment parce que le marathonien avait aux pieds les Nike ZoomX Vaporfly Next% – dont il se murmure qu'elles permettraient de maximiser la performance sportive – reste qu'il est indéniable de considérer Eliud Kipchoge comme un athlète hors pair, dont le palmarès ne peut démontrer le contraire. •

Mathilde de Aragao

Egalité, avantage service

AVANTAGES • L'égalité entre les hommes et les femmes est un sujet brûlant de l'actualité. Appliquer ce principe dans le monde sportif mène cependant à une question de fond: l'égalité impliquerait-elle de faire concourir les hommes et les femmes dans des conditions égales ou équitables? Etude d'une recette trouvée par l'association estudiantine PolySports.

La difficulté d'établir des conditions équitables de concours au sein d'un même genre est illustrée par l'anecdote suivante. Cet été, l'interdiction imposée à la coureuse sud-africaine Caster Semenya de participer à la compétition du 800 mètres lors des Mondiaux de Doha a fait scandale. En effet, selon la Fédération internationale d'athlétisme (IAAF), cette athlète hyperandrogène – ayant un niveau de testostérone trop élevé – devait suivre un traitement hormonal pour abaisser son taux de testostérone et pouvoir ainsi concourir à nouveau dans une catégorie féminine. L'interdiction de l'IAAF est basée sur des critères purement biologiques: selon cette organisation, les athlètes hyperandrogènes seraient trop avantagées par rapport à leurs rivales. Semenya, multiple championne du monde et olympique dans la discipline, a préféré mettre terme à sa carrière de coureuse pour se reconverter dans le football. Il paraît dès lors impossible de concevoir des compétitions mêlant hommes et femmes.

Un avantage vers l'équité

Pourtant, l'association PolySports, basée au Centre Sportif universitaire de Lausanne, a réussi à mettre en place des tournois de sport mixtes lors des confrontations annuelles entre chaque section.

Comme le nombre de participantes dans certaines disciplines est insuffisant pour élaborer un tournoi féminin, les organisateur-trice-s se sont vu-e-s contraint-e-s d'autoriser les équipes mixtes.

Des règles compensant la force physique féminine ont été créées

Apparaît alors un souci d'équité des participant-e-s: «Il y a des sports qui nécessitent plus de force; même au niveau professionnel il y a des différences de niveau, ce serait une erreur d'essayer de les nier», informe Robin Zbinden, vice-président de l'association. Pour que chacun-e puisse avoir du plaisir à jouer, des règles compensant la force physique féminine ont été créées. Des avantages au profit des femmes, spécifiques à chaque sport, ont alors été instaurés; au football, au basketball et au handball, chaque but marqué par une femme rapporte un point de plus, les équipes de badminton comportant des femmes commencent le set avec des points d'avance et concernant le tennis, l'équipe mixte débute chaque jeu avec un point d'avance. La nature des avantages est ainsi décidée au cas par cas,

en essayant de ne pas modifier la technique de jeu. «Le but est d'équilibrer. C'est avec des avantages comme ça qu'on tend vers plus d'égalité dans le jeu. C'est aussi pour encourager les femmes à participer», continue Robin Zbinden. Effectivement, selon Alma Vexina Wilkinson, membre du comité PolySports, ces avantages ont également une influence positive sur le jeu: «Les garçons prennent aussi le match plus au sérieux et ne se disent pas que c'est facile avec une fille en face. Le jeu devient plus intéressant des deux côtés.»

Un nouveau type d'avantage

Seul bémol, les avantages agissent presque tous sur le score. Les schémas de jeu s'en voient alors modifiés: les buts inscrits par les garçons valent la moitié de ceux marqués par des filles, les membres féminins de l'équipe sont alors assignés au poste de buteuse. «Au handball, quasiment tous les pénalty étaient tirés par les femmes. On en a retenu la leçon qu'il est important d'avoir un avantage qui bénéficie à toute l'équipe et pas juste à la femmes. Une fille qui joue en défense a autant de mérite qu'une femme qui joue en attaque», analyse Thomas Bonnaud, membre du comité PolySports. Il n'est néanmoins pas facile de trouver des règles ne dénaturant pas le sport ou ne le rendant pas impossible à arbitrer. Un nouvel avantage satisfaisant ces critères a alors été testé cette année pour le tournoi de dodgeball. La règle de base veut que lorsqu'une balle lancée est rattrapée, le-la lanceur-euse est éliminé-e et un-e joueur-euse de l'équipe adverse peut revenir sur le terrain. «Les femmes étaient tout de suite éliminées car elles lançaient un peu moins fort et le match était directement terminé», déplore Robin Zbinden. L'avantage instauré par la suite a permis aux

joueuses dont la balle est attrapée de rester en jeu au lieu d'être éliminées, et un-e joueur-euse adverse revient quand même sur le terrain.

Nouveau tournoi de football féminin

Les avantages octroyés aux femmes sont ainsi révisés chaque saison, pour juger si leur pertinence est toujours d'actualité. Effectivement, d'après Thomas Bonnaud, «l'avantage donné au tennis, soit de commencer chaque jeu à 15-0 pour les équipes ayant une femme, était beaucoup trop déséquilibré. Il sera probablement modifié l'année prochaine.» Aucune solution n'est parfaite et l'idéal, selon les membres du comité, serait d'avoir à l'avenir assez de participant-e-s pour pouvoir organiser un tournoi par genre. La possibilité serait alors laissée aux femmes de concourir dans le tournoi masculin, si elles le souhaitent.

Les avantages octroyés aux femmes sont révisés chaque saison

Alma Vexina Wilkinson estime que l'annonce d'une compétition exclusivement féminine, à cinq joueuses par équipe, motivera peut-être plus d'amatrices à participer. Cette nouvelle formule sera mise en place ce printemps. Si l'avantage femme est une formule ayant fait ses preuves à PolySports, d'autres solutions ont aussi été inventées pour compenser les différences de niveau. Le golf a ainsi créé différents départs de parcours pour les hommes et les femmes. Les sports hippiques suivent le principe de lester le meilleur cheval, une idée qui pourrait être introduite pour mettre hommes et femmes sur un pied d'égalité. •

Killian Rigaux



Réchauffer l'hiver

Depuis le 20 novembre, le marché de Noël de Lausanne s'étend sur plusieurs places phares; ainsi, la ville bourdonne avec ses sept marchés thématiques. Que ce soit pour l'ambiance haute en couleurs lumineuses, les nombreux talents artistiques, l'artisanat local, les saveurs réconfortantes et les bonnes odeurs émanant notamment des boissons chaudes, il y a de quoi plaire à chacun-e. Rien de mieux qu'une douceur des fêtes pour faire passer la rudesse des mois d'hiver.



Marché de Noël, du 20 novembre au 21 décembre 2019, Lausanne.

Meilleur qu'un dessert

Pour les fêtes, l'Opéra de Lausanne propose de découvrir l'une des créations les plus célèbres du compositeur allemand Jacques Offenbach: *La Belle Héléne*. Représenté pour la première fois en 1864, cet opéra-bouffe en trois actes caricature les conventions de la mythologie pour s'amuser de la société contemporaine. Avec une durée de «seulement» 2h45, *La Belle Héléne* pourrait être le cadeau idéal pour qui-conque souhaiterait s'initier à l'opéra.

***La Belle Héléne*, du 22 au 31 décembre 2019, Opéra de Lausanne.**

Et j'ai crié Aline

Le langage simple, évocateur, râpeux de C.F. Ramuz prendra vie en janvier 2020, au théâtre Kléber Méleau. Romanens et Sandoz mettent en scène *Et j'ai crié Aline*, une pièce basée sur le premier roman de l'auteur romand. Le nœud du récit? L'amour – toujours – qui bascule inexorablement vers le crime. La scène est simple: Aline, jeune fille paysanne, dont s'éprend Julien, jeune homme fortuné du village. Mais Aline tombe enceinte... A retrouver du 14 au 26 janvier 2020 au Théâtre Kléber-Méleau.

***Et j'ai crié Aline*, du 14 au 26 janvier 2020, Théâtre Kléber-Méleau, Renens.**

3, 2, 1... Impro!

Lancée en 2017 par Impro Suisse, la Ligue d'Impro Professionnelle réunit des improvisateur-trice-s et des comédien-ne-s de toute la Suisse romande. Deux équipes de joueur-euse-s vêtu-e-s de maillots de sport s'affrontent dans une fausse patinoire sur des thèmes et des catégories imposées par l'arbitre du match et créent différentes scènes entièrement improvisées. Une forme théâtrale tout droit venue du Québec, qui permet au public de voter à la fin de chaque impro pour l'équipe qu'il a préférée.

Matches de la Ligue d'Impro Professionnelle, 25 et 26 janvier 2020, Aula du Belvédère, Lausanne.

Et aussi...

Rétrospective Francis Ford Coppola, Cinémathèque suisse, Lausanne, jusqu'au 31 décembre

Exposition «Fresques yéménites», Palais de Rumine, Lausanne, jusqu'au 1^{er} mars

***Un conte de Noël*, Théâtre de Carouge, Genève, du 3 au 22 décembre**

Festival Les Urbaines, Lausanne et Renens, du 6 au 8 décembre

Salon international de la mise en scène, Arsenic, Lausanne, 15 décembre

Emission spéciale *Star Wars*, Podcast Le Saloon, en direct depuis Mix-Image, Lausanne, 21 décembre

***L'Oiseau-Lignes*, Théâtre de Vidy, du 10 janvier au 18 janvier**

Festival Antigél, Genève, du 24 janvier au 15 février

Festival des Ballons, Château-d'Œx, du 25 janvier au 2 février

Salon Artgenève, Palexpo, Genève, 30 janvier et 2 février

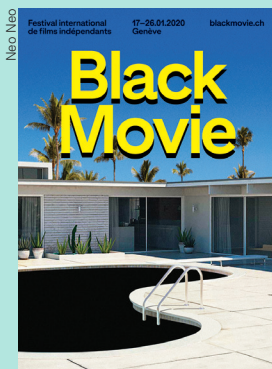
Anniversaire du papa de la meilleure rédac' chef genevoise, 5 février

Marché aux Puces au Bourg, Lausanne, 8 février

Concert de Stereophonics, les Docks, Lausanne, 9 février

***Casse-Noisette*, Béjart Ballet, Opéra de Lausanne, du 13 au 15 février**

Festival Les Hivernales, Nyon, du 27 février au 1^{er} mars



I like to movie movie

Pour combattre le froid hivernal, quoi de mieux que de se réfugier dans les sièges réconfortants d'un cinéma? Au mois de janvier, le Festival Black Movie revient à Genève, pour la plus grande joie des passionné-e-s du septième art. Ce Festival international de films indépendants fuit les *blockbuster* pour dénicher des perles cinématographiques aux quatre coins du globe. Pendant dix jours, le public genevois découvre une programmation souvent engagée et novatrice. Une 21^e édition placée sous le signe «d'un cinéma bouillant (et d'un mojito frais)». De quoi donner l'illusion d'un été avant l'heure.

Black Movie, du 17 au 26 janvier 2020, Genève.

Sénèque et Marx, dans l'air du temps

PHILOSOPHIE • Aujourd'hui, notre rapport à l'environnement anime régulièrement débats et discussions passionnées. Mais sommes-nous les premiers à nous y intéresser de près et à envisager d'autres alternatives dans notre façon d'interagir avec la nature? Tour d'horizon des grandes têtes pensantes qui se sont penchées sur la question.

Dans le champ des réflexions actuelles, il est facile d'être amené·e à penser que nous sommes la première génération à prendre conscience des liens entre l'être humain et la nature, et surtout à se pencher de si près sur la question écologique. Pourtant, ce sujet a depuis longtemps été source de préoccupations et de réflexions, bien que le concept d'écologie soit relativement récent. Mais alors, qu'en pensaient les intellectuels qui ont fait l'histoire de la philosophie? Comment envisageaient-ils notre rapport avec la nature?

Déjà avant J.-C.

Cicéron, en 44 avant J.-C., envisageait l'être humain comme «œuvre de la nature». Pour lui, les individus auraient une responsabilité envers l'humanité et, plus largement, envers la nature elle-même. La question du rapport entre la volonté de satisfaire nos désirs et l'exploitation de la nature était déjà posée; Sénèque critiquait déjà la luxure, c'est-à-dire les désirs superficiels. Les latins opposaient la *sapientia romana*, la sagesse dans la relation avec la nature, qui s'opposait à la *luxuria*, le besoin d'une accumulation irraisonnée de biens superflus. La sagesse impliquait un retour de l'humain vers la nature et vers l'essentiel. On attribue d'ailleurs à Sénèque une citation célèbre: «La véritable sagesse ne consiste pas à s'écarter de la nature, mais à mouler notre conduite sur ses lois et son modèle.» Pour Sénèque comme pour Cicéron, l'être humain ne doit donc pas perdre sa responsabilité envers la nature et l'harmonie de leurs relations ne doit pas être méprisée.

Et pendant la Renaissance alors?

Des siècles plus tard, à la Renaissance, il est intéressant d'évoquer un philosophe méconnu,



Bernard Palissy, dont l'intérêt pour l'environnement et les descriptions minutieuses de la nature ont perduré jusqu'à aujourd'hui. En effet, ce dernier relevait déjà à l'époque une perte de sens dans le mode de vie des citadin·e·s aisé·e·s, et percevait chez ses semblables un besoin de retour à l'essentiel, qui semble courant dans nos sociétés modernes.

La théorie d'un être humain supérieur aux autres êtres de la nature ne tient pas

A la même époque, les premières expéditions en Amérique du Sud de ses contemporain·e·s donnent à Montaigne un prétexte pour se pencher de près sur les dynamismes qui caractérisent les liens entre l'espèce humaine et la nature qui l'entoure. La confiance des peuples indigènes accordée à la nature et son incorporation totale au sein du quotidien contraste avec le besoin

de contrôle et l'inquiétude qui caractérisent le regard que portent les Européen·ne·s sur leur environnement. Pour Montaigne, la théorie d'un être humain supérieur aux autres êtres de la nature ne tient pas; une structure homogène relie entre elles toutes les créatures et le respect de la diversité est fondamental. Dans *L'Apologie de Raimond Sebon*, Montaigne affirme: «La nature a embrassé universellement toutes ses créatures.» A l'époque, ses discours trouvent peu de résonance chez ses contemporain·e·s. Mais un autre philosophe, deux siècles plus tard, va faire de la réconciliation entre l'humain·e et la nature une réflexion centrale. Le retour à des plaisirs simples est, selon Rousseau, nécessaire; les plaisirs artificiels ne sont pas en accord avec la nature et l'utilisation modérée de ses ressources. Pour lui, il est important de questionner une société qui soutient de plus en plus un matérialisme effréné et son point de vue est très critique envers la science et la technique qui pousse à désacraliser la nature. Le XIX^e siècle voit naître avec lui un penseur qui remet en

question le système économique des sociétés occidentales: Karl Marx. Pour lui, l'exploitation de l'humain·e et de la nature vont de pair. Dans *L'Idéologie allemande*, il citera: «Le comportement borné des hommes face à la nature conditionne leur comportement borné entre eux.» Il est l'un des premiers à souligner clairement la contradiction entre la constitution des ressources naturelles et son emploi au service d'un capitalisme effréné – idée qui semble bien difficile à réfuter aujourd'hui.

Et de nos jours?

Plus proche de nous, au XX^e siècle, Martin Heidegger s'interroge sur l'absence de sens qui régit nos sociétés modernes, qui résulte de l'industrialisation de masse. Chez Heidegger, la relation des êtres avec la nature est essentielle et le pouvoir donné à la technique et à la science aujourd'hui nous en éloigne.

Repenser nos systèmes dans une perspective d'éthique environnementale

De nos jours, ce sont des penseur·euse·s appartenant au courant philosophique dit politique qui se chargent de repenser notre système économique et politique dans une nouvelle perspective d'éthique environnementale. Ce courant est principalement importé en France par Catherine Larrère, professeure de philosophie à La Sorbonne, et Raphaël Larrère, grâce à la publication de l'ouvrage *Du bon usage de la nature*, paru en 1997. Nous ne sommes donc pas en manque de réflexions sur la question; à nous maintenant de nous en inspirer! •

Alexia Valzino

Vivre pour écrire ou écrire pour vivre?

AUTONOMIE • Harry Potter a créé une milliardaire et pourtant, vivre de sa plume est encore une rareté et, historiquement, un mythe. Déconstruire la notion du travail d'écrivain-e comme profession à part entière permet de nouvelles lectures.

Historiquement, la majorité des écrivain-e-s dépendaient financièrement de mécènes, plus souvent de régent-e-s. Ces dernier-ère-s leur permettaient d'imprégner la littérature de leurs messages intéressés. Jacques I^{er} d'Angleterre a particulièrement investi dans le théâtre, allant jusqu'à commissionner des pièces qui prenaient plutôt la fonction de propagande, comme *Macbeth* de Shakespeare. La littérature devient une sorte d'arme politique et ce indépendamment de l'auteur-trice.

La littérature devient une sorte d'arme politique

Au contraire, Jean-Jacques Rousseau, une Lumière dite extrême, ne

dépendait pas des deniers d'autrui, contrairement à la plupart de ses contemporain-e-s non nobles comme Voltaire. On attribue souvent sa pensée avant-gardiste, qui est une forte critique du système monarchique, comme un résultat de sa profession de copiste et de professeur de musique.

Vers une libération financière?

Au XIX^e siècle, un nombre croissant d'écrivain-e-s gagnent leur vie indépendamment des mécènes: les métiers florissants de l'enseignement, de la traduction, de l'édition et du journalisme permettent de maintenir un contact avec la littérature tout en gagnant un salaire minimal. Pour Emile Zola, par exemple, l'édition, puis le

journalisme, furent une manière de se faire des contacts dans le milieu littéraire. Vers la fin de sa carrière, il arrive même à s'affranchir du milieu professionnel et parvient à vivre de ses propres écrits. En revanche, Stéphane Mallarmé, précepteur et professeur d'anglais, considérait ses heures de pédagogue comme une source d'épuisement qui coupait son inspiration de poète. Ceci alimentait sa peur de stérilité; il se sentait affligé par son métier d'enseignant. Dès 1874, délivré de son emploi au lycée, il commence à passer énormément de temps au bord de l'eau, un leitmotiv de sa poésie. Même ces contraintes ne l'ont pas empêché d'écrire des vers dont le succès résonne encore aujourd'hui. On pourrait se demander

si le «gagne-pain» de l'écrivain ne serait pas un obstacle à sa créativité.

Le «gagne-pain» de l'écrivain est-il un obstacle à sa créativité?

Après tout, J.K. Rowling était au chômage lorsqu'elle rédigea sa série iconique. •

Oscar Jordan

L'art s'installe à la gare

CITÉ D'ART • Plateforme10 est un projet qui regroupe plusieurs musées et fondations en un seul lieu, souhaitant ainsi créer un quartier artistique, encourageant ainsi la création d'une zone piétonne, au côté même de la gare de la ville de Lausanne.

Plateforme10 a pour but de créer un lieu de culture et de vie, où tou-te-s pourront se réunir pour découvrir des expositions et performances. Il rassemble le Musée de l'Elysée, le mudac, le Musée cantonal des Beaux-Arts (MCBA) ainsi que deux fondations: Felix Vallotton et Toms Pauli. Ce lieu, qui se veut accessible et pratique, contraste avec les anciennes localisations des musées comme le Palais de Rumine, difficile d'accès pour les personnes à mobilité réduite étant donné la présence d'escaliers à l'entrée même de celui-ci. Le projet se dessine en deux bâtiments. Le premier, qui a été inauguré le 5 octobre passé, conçu par Fabrizio Barozzi et Alberto Veiga, contient le MCBA ainsi que les deux fondations. L'exposition en place, nommée *Atlas* permet de découvrir sur près de 3'200 mètres carrés des salles organisées thématiquement mettant côte à côte des œuvres de toutes époques. Le deuxième bâtiment,

confectionné par les frères architectes Aires Mateus, est en cours de construction et sera ouvert dès la fin 2021. D'ici là, les expositions du mudac et du Musée de l'Elysée sont toujours disponibles gratuitement et ce jusqu'à leur déménagement.

Des lieux laissés derrière

Le Musée de l'Elysée est bien évidemment connu pour ses expositions photographiques, mais aussi pour son emplacement, qui possède une magnifique vue, de grands jardins ainsi qu'un énorme charme. Le site, qui appartient déjà au canton de Vaud, restera en leur possession et la maison qui héberge le musée depuis 1985 fermera ses portes au public. L'endroit abrite un événement spécifique à l'Elysée, nommé «la Nuit des Images», qui s'étale sur les différents niveaux des jardins. Le destin de cette manifestation est dorénavant en danger, car bien que le site actuel du musée s'y prête parfaitement,



Mathieu Gaisou

Plateforme10 ne permettra peut-être pas sa mise en place.

Place au charme ancien

Mais la Fondation de l'Elysée possède une large collection d'images qui, au lieu d'être exposées, sont actuellement entreposées dans divers locaux à travers Lausanne. Ces œuvres méritent un espace adapté à leurs besoins. Plateforme10 y répond parfaitement et permettra enfin à l'Elysée de dévoiler à son public sa vaste collection, lui accordant la place nécessaire pour l'installation d'une

collection permanente en parallèle des expositions provisoires. C'est pour des raisons analogues à celles de la fondation de l'Elysée que le mudac, établi depuis bientôt vingt ans dans la vieille ville de Lausanne, a lui aussi souhaité déménager. Quant à l'espace libéré par le MCBA, il est actuellement occupé à emballer des pièces destinées au nouveau site et n'a pas encore de fonction attribuée. Le manque de place semble être le point commun à tous ces musées qui, finalement libérés des contraintes imposées par une architecture exiguë et inadaptée, bénéficient de nouveaux espaces généreux et modulables, ainsi que de la promesse d'une grande liberté. •

Furaha Mujynya

Les artistes à l'œuvre!

POLÉMIQUE • Les artistes sont humains: en eux s'éveillent des joies et des souffrances. La vie leur offre de quoi forger des œuvres, qui recèlent des émotions. Mais, dans la mesure où la personne s'avère moralement discutable, que faire de leurs productions?

Avoir une imagination débordante n'élève pas l'artiste au statut de personne dotée d'une éthique irréprochable. Tant d'œuvres esthétiquement appréciables s'avèrent créées par des individus aux opinions ou aux agissements questionnables. Un tel jugement peut-il se concevoir aussi aisément? L'art n'appelle-t-il pas une réflexion plus profonde qui distinguerait l'objet produit du sujet producteur?

L'émancipation de l'œuvre

Il faut tout d'abord s'interroger sur la production artistique: (sur)vit-elle indépendamment de l'artiste? Cette dernière est bien l'auteur·trice de son œuvre, mais n'en est pas pour autant le·a maître·sse, sinon il·elle se confondrait avec l'artisan·ne. Effectivement, lors du processus créatif, l'origine de l'inspiration est bien souvent mystérieuse et est, durant de nombreux siècles, fréquemment attribuée à une relation divine. L'artiste émerveille car lui·elle-même est enchanté·e par les muses et se retrouve alors souvent dépassé·e par sa production. En poésie par exemple, l'auteur·trice commence par donner vie à quelques images et peu à peu devient spectateur·trice de sa création car les sonorités appellent de nouvelles images puis métaphores; des mots

qui dépassent parfois la volonté initiale de l'artiste. Dès que le public s'empare d'une production artistique, son·sa créateur·trice ne peut guère imposer à toutes et à tous son intention puisqu'il·elle en est dépossédé·e. La signification incombée d'une œuvre est, par définition, particulière à chaque esprit. Tout un chacun est libre, selon ses connaissances et ses sentiments du moment, d'être indifférent·e ou d'apprécier le travail. L'œuvre est ainsi doublement indépendante de l'artiste, car il·elle en perd la maîtrise lors des créations et de sa réception.

Tel artiste, telle œuvre

Le monde des artistes a été, au fil des années, exploré de si nombreuses manières qu'il existe de multiples théories critiques. Au XIX^e siècle, le critique littéraire Charles-Augustin Sainte-Beuve se positionne à l'encontre de la perspective précédente, puisqu'il condamne plus âprement la morale des artistes. Il est essentiellement connu pour avoir donné la première impulsion à un autre courant majeur de l'histoire littéraire française, à savoir l'enquête biographique; dans son esprit, l'esthétisme et le biographisme sont liés. Dans *Le Constitutionnel* (1849), Sainte-Beuve écrit que «la littérature, la production littéraire, n'est point pour moi distincte ou du moins

séparable du reste de l'homme et de l'organisation; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même; et je dirais volontiers: tel arbre, tel fruit». On comprend alors qu'il est nécessaire de nuancer le caractère transcendantal de l'inspiration, premièrement définie. La figure de l'artiste a souvent été mystifiée et idéalisée à tort car elle s'inspire tout simplement de ses connaissances et expériences afin de créer. L'œuvre est intrinsèquement liée à l'être humain, et conséquemment à son parcours de vie et ses valeurs. La biographie est alors un élément autant constitutif de l'évaluation d'une œuvre que le style utilisé. Ainsi, lorsqu'en 1932, Louis-Ferdinand Céline publie un ouvrage révolutionnaire, *Voyage au bout de la nuit*, la critique doit considérer aussi bien l'antisémitisme virulent de l'auteur que le style oralisant, soucieux d'entériner le français dit «académique».

L'émergence médiatique

Les médias endossent aujourd'hui un rôle central dans la diffusion et l'appréciation de l'art. Les presses *people* se multiplient et la vie privée des artistes est dévoilée au grand public, avide de scandales. Se retrouvent alors fréquemment au centre de la

scène médiatique les polémiques concernant la différenciation entre l'artiste et l'œuvre. La parole des femmes trouve alors enfin un écho dans le champ politique et publique.

Il est nécessaire de nuancer le caractère transcendantal de l'inspiration

Grâce à l'impact des mouvements apparus ces derniers mois comme #metoo ou #noustoutes, les victimes d'abus sexuels, ne se sentant plus isolées et ignorées, osent enfin parler et ont moins à craindre les répercussions. La polémique autour du dernier film de Roman Polanski, *J'accuse*, illustre bien tout le problème. De virulentes critiques ont été publiées sur la base non pas de la qualité esthétique et poétique du film, mais sur les agissements non vertueux de l'homme. Accusé d'abus sexuels sur une mineure en 1975, le sombre passé du réalisateur semble l'avoir finalement rattrapé et a grandement contribué à déprécier et décrédibiliser son nouveau film. De multiples actions organisées dans différentes villes visent à boycotter ce dernier film, comme à Paris, où une quinzaine de féministes ont bloqué l'une de ses avant-premières. Alors que certain·e·s affirment «dissocier l'homme du réalisateur», cette affaire relance l'éternelle question morale de la distinction entre une œuvre et la personne qui la produit.

Chacun·e son propre juge

Ainsi, bien que l'artiste soit dépossédé·e de son œuvre lors de sa production et de sa réception, il est difficile de concevoir que le·la créateur·trice n'endosse plus aucune responsabilité. Il faut donc se demander si l'acceptation d'un film, d'une musique, d'un tableau ou d'un livre engendre nécessairement la disculpation de l'artiste. Finalement, la différenciation entre l'artiste et son œuvre est un sujet épineux sur lequel chacun·e devrait – en fonction de ses valeurs et sa sensibilité artistique – se forger sa propre opinion. •

Carmen Lonfat

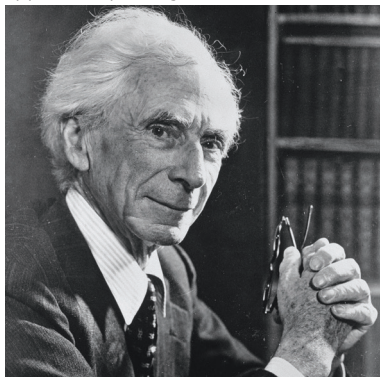


Christophe Archambault

Il recèle un grand savoir

Un penseur, trop méconnu en contrées francophones, a pourtant marqué les sciences modernes.

En 1962, lors de la crise des missiles de Cuba, Bertrand Russell (1872-1970) adressa le message suivant: «*End this madness*» à John Kennedy, président des Etats-Unis. Était-ce un officier ou un conseiller dont la fonction légitimait cette requête? Non, Russell était philosophe et sa vie fut une perpétuelle prise de position face aux turpitudes de son temps. Sa renommée naquit de son labeur dédié à la philosophie des mathématiques. Il écrivit, en 1903, un livre fondateur qui défend une nouvelle perspective de la logique moderne: *Principia mathematica*. En 1918, il séjournait en prison, lieu qu'il considérait comme un havre tranquille où il put lire et écrire à sa guise: «Pas de responsabilité et un loisir sans borne. Mon temps s'écoule très fructueusement» (dans *Autobiographie*, 1950). Son emprisonnement résulta de son pacifisme à contre-courant des politiques en vogue dans les nations belligérantes. Les guerres, la menace nucléaire et autres folies du XX^e siècle étaient pour lui des déchirements face auxquels on ne peut se taire. L'année 1970, il s'éteignit en léguant à ses potentiel·le·s lecteur·rice·s une masse gigantesque de savoir. Mathématiques et philosophie, politique et morale, sa pensée se saisissait de toute occasion pour parfaire le monde. *La conquête du bonheur* (1930) se présente comme l'un de ses appels les plus agréables: «C'est dans



la conviction que beaucoup de gens qui sont malheureux pourraient trouver le bonheur grâce à un effort bien dirigé, que j'ai écrit ce livre.» •

Maxime Hoffmann

Au fil des œuvres: *Let it snow*

La neige ayant fait son apparition, les sommets montagneux sont habillés d'un manteau blanc. Cet or blanc a souvent revêtu le rôle de muse pour les artistes, tant inspiré·e·s à transmettre leurs sentiments face aux flocons.

La neige participe à un imaginaire de la pureté. Qui ose l'effleurer la dénature, car il suffit d'un pas pour ruiner une étendue immaculée. Les artistes, en quête d'une absolue beauté, ont ainsi souvent porté leur regard sur les paysages blancs. De nombreux·ses musicien·ne·s et peintres s'appliquent à transposer leurs sentiments à la vue de la chute, si lente et silencieuse, des flocons de neige. L'ambiance sonore *Des pas sur la neige* (prelude n°6, 1909), composé par Claude Debussy, confine l'auditeur·trice dans un cocon doux, caractéristique de l'environnement neigeux. Claude Monet trouve lui aussi que la neige sublime les paysages. Selon lui, la campagne «serait plus agréable en hiver qu'en été». Il peint *La Pie* en 1868, un tableau qui selon certain·e·s historien·ne·s de l'art annoncerait déjà le nouveau courant impressionniste, explicitement nommé quatre ans plus tard d'après l'incontournable *Impression au Soleil levant* (1872).



Monet, *La Pie*, 1868.

Les multiples nuances autour du blanc de la splendide neige participeraient déjà en quelque sorte à l'exaltation des sentiments. L'oiseau flotte au-dessus d'une étendue brumeuse et floue, style qui différenciera les futures expositions du Salon des Refusés des codes classiques. Bien que propice à l'apaisement, la neige porte également en elle la marque du danger. Les écrivain·e·s se plaisent souvent à retracer leurs aventures dans les terres enneigées. Jack London, notamment, narre son exploration dans le Grand Nord canadien dans *L'Appel de la forêt* (1903) et *Croc-Blanc* (1906). L'animal canin et l'être humain s'entremêlent magnifiquement dans un paysage constamment recouvert de

neige; le chien-loup est progressivement domestiqué dans l'un et quitte son traineau pour retourner à l'état sauvage dans l'autre.



Kubrick *The Shining*, 1980.

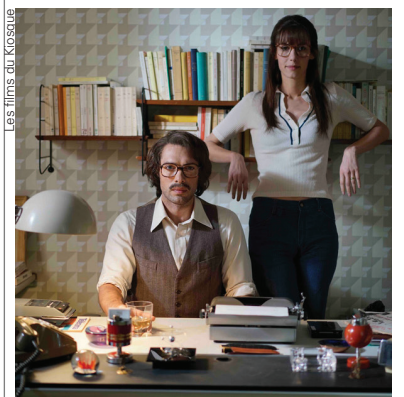
Les alpinistes jouent aussi aux écrivain·e·s lorsqu'il·elle·s relatent leurs péripéties. La collection Guérin, des éditions Paulsen, publie tout ce qui a trait à la montagne. La hauteur n'est pas toujours synonyme de beauté, car parfois la neige s'invite malencontreusement et engendre des vastes drames, ce qui donne vie à des récits palpitants. Bon nombre d'accidents, magnifiés par l'écriture, sont causés par une avalanche ou une tempête de neige. Elisabeth Revol relate par exemple son accident lors de l'ascension du Nanga Parbat culminant à 8'125 mètres d'altitude dans son livre *Vivre* (2018). Dans une violente tempête, elle fut contrainte d'abandonner son compagnon de cordée Tomek car il était destiné à une mort certaine. Elle raconte que «poser les mots sur le papier» lui a permis de se délester de sa culpabilité de survivante. Le célèbre réalisateur Stanley Kubrick, lui aussi, dramatise la mort à l'aide de la neige. Dans son film *The Shining* (1980), la scène finale glace le sang des spectateur·trice·s car le protagoniste Jack y meurt gelé, sa hache à la main, après avoir pourchassé à mort son fils dans le labyrinthe enneigé. Bien que la neige refroidisse les corps et les cœurs, elle est une source d'inspiration inépuisable pour les artistes. •

Carmen Lonfat

Un amour irréversible

Gaspar Noé dit du temps qu'il «détruit tout». Nicolas Bedos propose un constat moins sinistre avec *Monsieur et Madame Adelman*.

Lors d'une soirée d'août 1971, alors que Victor (Nicolas Bedos) s'évertue à exhaler ses névroses et son haleine enivrée, il rencontre Sarah (Doria Tillier): une brillante étudiante en lettres qui se retrouve conquise par le charme immobile du jeune romancier maussade. Ensemble, ils s'embarqueront dans un amour houleux porté par de brûlantes convictions qui mettront au défi l'épreuve même du temps. Avec *Monsieur et Madame Adelman*, Nicolas Bedos réalise un récit incisif tant dans ses dialogues que dans l'esprit malicieusement caustique de sa critique qui s'étend du manège de la gauche caviar au prisme idéal que pose la bien-pensance sur l'amour parental.



En effet, le réalisateur s'amuse à déjouer certains idéaux avec un humour mordant tout en installant les bases d'une réflexion autour de l'avenir à deux et des sentiments ambivalents qui nous animent. Un décor abouti ainsi que des personnages aux portraits burlesques tels que le père de Victor (Pierre Arditi), incarnant un riche entrepreneur réactionnaire, vont permettre au film d'esquisser astucieusement les fresques de plusieurs décennies avec un rythme irrésistible. Leitmotiv quasi-obsessionnel depuis l'invention du septième art, l'amour à travers le temps semble avoir réussi au dramaturge – désormais réalisateur – avec son premier film, qui se permet l'aventure sans pour autant s'égarer dans les sentiers battus d'un cinéma poncif. •

Lancelot Bédard

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

GRÉGORY QUIN – MAÎTRE D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE EN SCIENCES DU SPORT À L'UNIL, RESPONSABLE DU PROJET «LA FABRIQUE DES SPORTS NATIONAUX».



Grégory Quin

UN LIVRE

Dans la foule

Je trouve que le livre *Dans la foule* (2006) de Laurent Mauvignier est vraiment intéressant. Il relate la vision d'un petit garçon qui aurait vécu le drame du Heysel en 1985, lors de la finale de la Ligue des Champions. Plusieurs sportif·ive·s italien·ne·s sont mort·e·s. C'est un livre qui prend le prétexte sportif pour raconter un huis clos. À mon sens, il aborde intelligemment l'élément le plus fondamental dans le sport, à savoir la foule; les événements sportifs sont la seule pratique culturelle faisant bouger autant de gens en même temps au même endroit.

UNE EXPOSITION

Homos Migrants

L'exposition Homos Migrants (7.11.19 au 28.6.20) est en cours au musée d'histoire de Berne. Elle décrit l'évolution de la migration en Suisse. Même si cette exposition est en marge du sport, elle lui fait du bien, et elle fait même du bien tout court, car politiquement, nous baignons dans un climat politique plutôt dominé par une méfiance vis-à-vis de l'Autre qui vient d'ailleurs, et il est indispensable d'entendre dire que personne ne vient vraiment d'ici. L'exposition se termine d'ailleurs sur les maillots des 11 joueurs de l'équipe de Suisse de football, qui incarnent cette migration actuelle et le succès de la Suisse.

UNE VILLE

Saint-Moritz

A ce jour, Saint-Moritz est la seule ville de Suisse ayant accueilli les JO, à deux reprises en 1928 et 1948. Encore aujourd'hui, la ville se vend à l'étranger comme olympique, peut-être même plus que Lausanne, qui en est pourtant la capitale. D'ailleurs, c'est un musée à ciel ouvert, des panneaux sur lesquels on peut revivre les JO ont été mis en place, les infrastructures sont aussi toujours en place. C'est une destination où l'on va facilement faire du tourisme sportif toute l'année. Selon les prospectus touristiques, il y aurait d'ailleurs 300 jours de soleil par an. •

A la rencontre de...

Time Out

Pour ce numéro, *L'auditoire* vous fait découvrir Time Out, une association de l'Université de Lausanne co-fondée par Jonas Kocher et Joffrey Sallin, deux amis étudiants qui ont redonné une vie au petit kiosque abandonné de l'Internef. Interview avec Jonas Kocher.

Peux-tu présenter l'association?

Time Out est une association reconnue par l'Unil que j'ai co-fondée avec mon ami Joffrey Sallin; nous sommes tous les deux en master, lui en Droit et moi en HEC. Au sein de l'association il y a des personnes venant de différentes facultés. Actuellement, on est un comité de six personnes, et les postes sont multiples: présidence, vice-présidence, trésorerie, département «communication et événement» et département «kiosque» – pour tout ce qui concerne les idées d'aménagement.

Quels ont été vos premiers projets?

Cela faisait deux semestres qu'on passait devant le kiosque à l'Internef et qu'il était toujours vide, suite à sa fermeture. Au début, on voulait en faire un café; un tea-room avec de petites pâtisseries, un barista, etc. On a alors commencé les démarches auprès de l'Unil qui a bien voulu nous donner le kiosque, mais à condition de faire quelque chose pour la communauté des étudiant·e·s. Comme à l'Internef il y a peu d'endroits où l'on peut se poser tranquillement, on a commencé par installer des tables. Puis, on a repris le concept des boîtes



Karim Ben Nef

à livres, en y mettant des bouquins et des jeux de plateau. Ensuite, on a installé une GameCube pour jouer à Mario Kart, et chaque année est organisé un tournoi.

Était-il important pour vous de faire quelque chose pour les étudiant·e·s et par les étudiant·e·s?

Oui, c'était vraiment l'essence même du projet: se dire que nous, étudiant·e·s, on va s'approprier l'endroit et en faire un lieu pour nous, qui nous ressemble. L'idée étant que les

étudiant·e·s passent du temps ici, s'approprient le lieu, le changent, le modifient...

Est-ce finalement un lieu d'échanges entre étudiant·e·s? Quels sont leurs retours?

Les étudiant·e·s nous appellent leur échec-déf' parce qu'il·elle·s passent trop de temps ici (*rires*). Il y a la GameCube, donc ça donne envie de jouer. En fait, on rencontre des étudiant·e·s, qui d'ailleurs ne viennent pas tou·te·s de la même faculté, en jouant avec eux à Mario Kart.

L'idée est que les étudiant·e·s s'approprient le lieu

C'est très intéressant, cela permet de créer des liens. Finalement, on se retrouve ici avec n'importe qui, à discuter, jouer ou encore boire des cafés, sans qu'il y ait ce côté un peu individualiste et compétitif qui prime aujourd'hui.

Avez-vous de futurs projets?

On aimerait essayer de trouver un autre endroit à l'Unil où il serait

possible de faire un peu la même chose. Et puis au semestre prochain, on va organiser beaucoup plus d'événements. On a aussi notre fameux tournoi de Mario Kart. En fait, c'est vraiment notre événement phare; les étudiant·e·s n'arrêtent pas de nous demander: «quand est-ce que vous le faites?»

Quels sont les horaires du kiosque?

Cela dépend, on s'organise entre nous en fixant un planning de qui ouvre tel jour, qui ferme tel autre jour. C'est le premier arrivé à l'Université qui ouvre le kiosque, généralement entre 8h00 et 9h30, et on ferme aux alentours de 17h/18h, voire 20h si la personne en charge de fermer le kiosque est restée réviser. Par contre, le vendredi, le kiosque est complètement fermé. •

Retrouvez Time Out sur place ou sur Facebook @timeoutunil

Merry Listmas

Parce que la saison des fêtes approche et que la panique fait surface, *L'auditoire* a décidé d'aider son lectorat dans son organisation pour ce mois fort en émotion. Que ce soit pour les kilos de nourritures à préparer – puis ingérer –, les festins à préparer, ou encore les cadeaux originaux à se dégoter...

Chien méchant
méchant



Swisscom 4G

19:55

47%

< Listes



Nouvelle liste

- ☐ Mettre les enfants au four et la dinde au lit
- ☐ Acheter l'iPhone 11 à son neveu de 3 ans
- ☐ Préparer les cartes cadeau avec l'écriture inclusive
- ☐ Mentionner la politique d'immigration, s'installer dans le canapé et observer
- ☐ Laisser le chat seul avec le sapin de Noël
- ☐ Se goinfrer de pain d'épice jusqu'à ce que mort s'ensuive
- ☐ Porter son bikini pour chiller dans son igloo

Charade



- Mon premier est ce qu'un-e anglais-e non-consentant-e dirait,
- Mon second est le féminin du troisième pronom,

Mon tout est ce que tu attends plus que tes examens de janvier.

- Mon premier n'est pas dur,
- Mon second est le poisson que tu ne voudrais pas être,

Mon tout gambade librement, à l'opposition des étudiants.

- Mon premier introduit une conditionnelle,
- Mon second n'est pas une tulipe,

Mon tout est la destinée des habitué-e-s de Zelig.

- Mon premier est la destinée des voitures pourries,
- Mon second peut provoquer des gonflements de trachée, si allergique,
- Mon troisième est la deuxième syllabe de gazette,

Mon tout est un ballet en période festive.